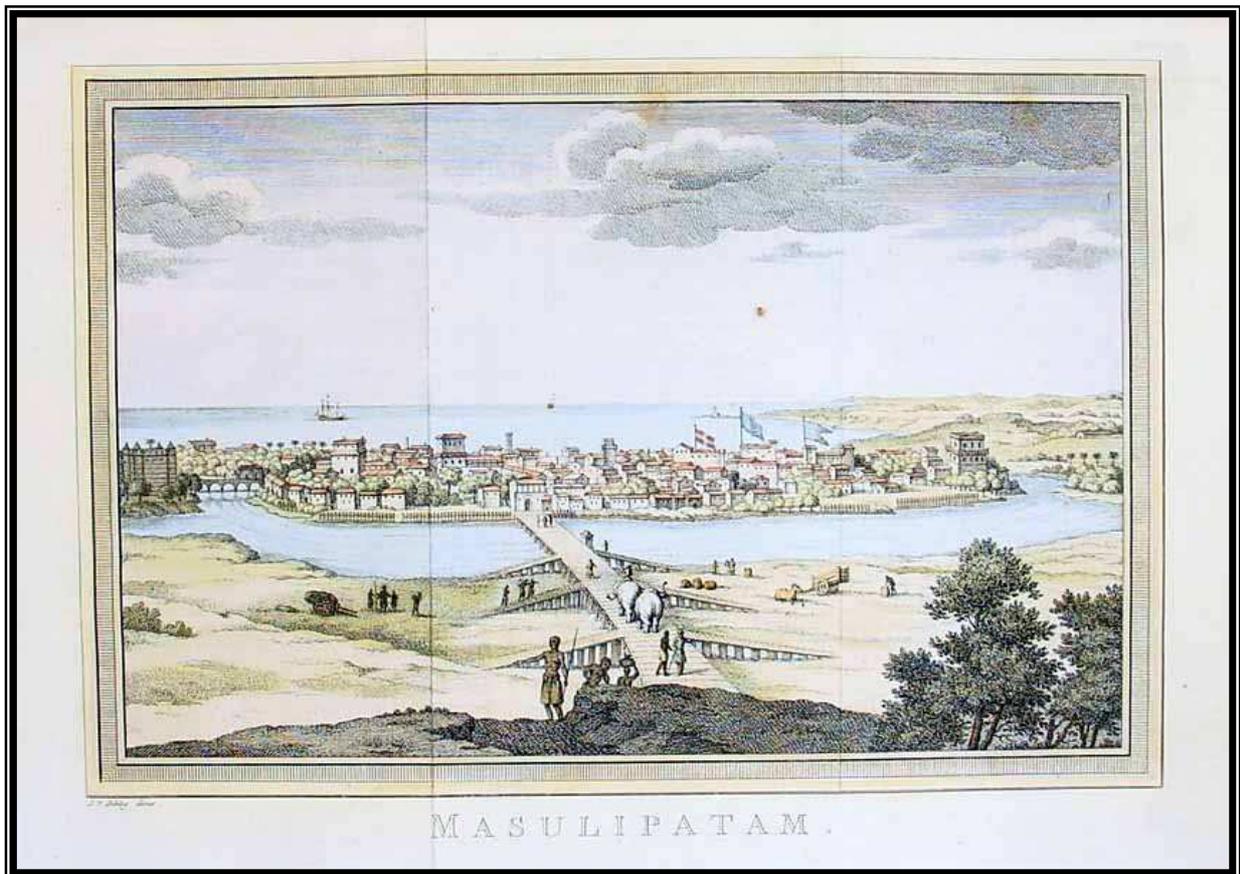


*Un scénario pour Pavillon noir*

# *Le trésor de l'océan*



*Père Labat*

5

*Anno dei*

MDCLXXXVII

# *Acte I*

## *Pondichéry*

### **I. Le comptoir de Pondichéry.**

Juin 1687, la chaleur écrase l'horizon. L'air tremble dans un paysage immobile. Une lumière aveuglante frappe l'étendue pulvérulente de la plage de Pondichéry.

A deux cents pas, le ressac que forme la barre frappe l'estran avec lourdeur et monotonie.

Dans l'air, des mouches et des maringouins vrombissent avec frénésie autour des puits et des rivières.

Au delà de la plage, s'étendent les casiers asséchés des rizières.

L'année dernière, le sieur François Martin, directeur de la côte de Coromandel, du Bengale et des autres lieux du sud s'est installé et a décidé de faire de ce comptoir le centre du commerce Français sur la côte de Coromandel.

Revenu après une période de trouble, Martin s'est immédiatement mis à l'ouvrage. Il a fait édifier deux magasins en brique autour de la vaste maison que la compagnie possédait déjà. Les murs de ces bâtiments sont chaulés, mais ils ne sont

couverts qu'avec de la paille et ne disposent d'aucune défense.

Quelques autres édifices ont été construits : des logements, un grenier... Derrière ces bâtiments, des jardins potagers ont été aménagés.

Une grande route appelée « la rue aux Français » a été tracée. Elle mène à l'aldée de Pasquinambat distant d'un quart de lieue. C'est un grand village hindou composé de centaines de vilaines cases agglomérées sans ordre ni alignement. Les toits sont couverts de roseaux et les murs constitués de branchages entremêlés, solidarisés avec de la terre séchée.

Deux cents hommes et guère plus d'une dizaine de femmes forment les premiers colons. Tous travaillent pour la compagnie, qu'ils soient marins, soldats ou commis.

A leur service, des centaines d'Indien. Certains sont armés pour la défense du comptoir, ce sont les lascars. D'autres, la plupart, sont porteurs d'eau de ballot ou de palanquins. Il faut dire que la main d'œuvre n'est pas coûteuse dans ce pays. Un domestique est payé une roupie par mois, soit 28 sous, mais les journaliers se contentent d'un liard par jour, trois deniers soit un doudou en monnaie locale.

Depuis 1680, la compagnie dispose de droits étendus sur toutes les terres soumises à l'avaladar de Gingy. Ces droits sont garantis par un caoul ou firman du roi des Marathes, Sambhaji (voir annexe 2). Les naturels s'y bousculent. Ils exploitent les terres pour le compte de la compagnie. Il faut dire que les Européens sont réputés moins durs que les fermiers locaux.

Plus rares et plus précieux sont les topasses. Ce sont, d'après une définition de 1705, des gens du pays qu'on élève et qu'on habille à la française, lesquels ont

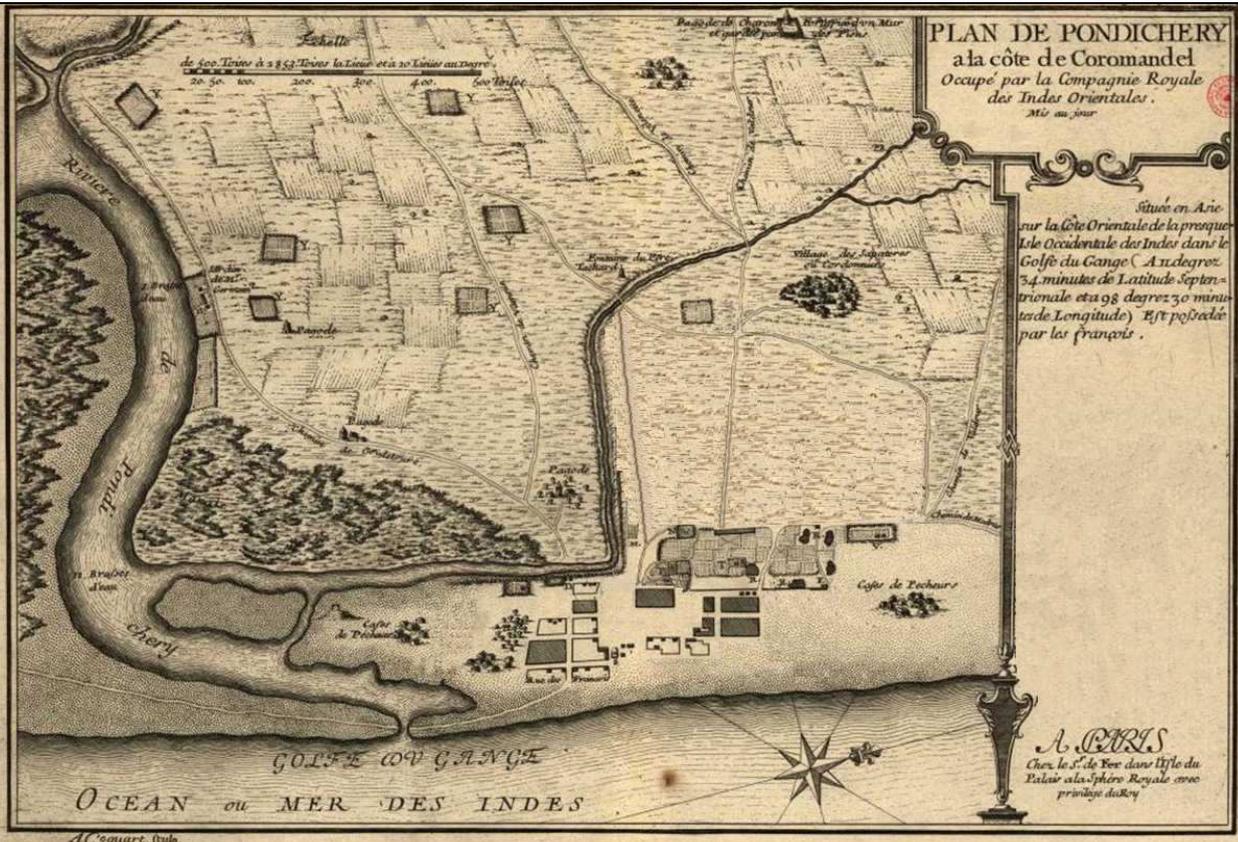
été instruits dans la religion catholique par quelques-uns de nos missionnaires. Ils servent d'interprètes et assistent les Français dans leurs relations avec les naturels.

Le comptoir compte quelques missionnaires dont trois pères capucins et deux Jésuites. Chaque congrégation à sa propre maison et son jardin. Une église est déjà en construction.

fois par jour sont pourtant faits des plus fines toiles de coton. Femmes et hommes s'aspergent de parfum pour masquer les inconfortables relents. Rien n'y fait et les nez les plus délicats se font vite à ces lourdes effluves.

Autour de la table, dans la maison du directeur, se trouvent les plus distingués membres et invités du comptoir.

Plan de Pondichéry en 1687 (reconstitué à partir du plan de Nicolas de Fer, 1705)



## II. Un hôte de marque.

Nous sommes en juin. A quatre heures, M. Martin et ses proches se réunissent avec leurs invités pour prendre le thé. Une boisson chaude et revigorante à même de les sortir de leur torpeur.

Une odeur rance de sueur flotte dans l'air. Les costumes, changés plusieurs

Le Sieur Martin, bien sûr, son épouse, leur fille, Marie, et son époux, Monsieur André Bourreau-Deslandes. A cette réunion familiale s'ajoute un invité de marque, le chevalier de Forbin.

Tous discutent plaisamment du destin du comptoir et du commerce dans les Indes. Forbin s'inquiète de la faiblesse des défenses et Martin fait valoir ce qui a déjà été accompli :

« Pensez, Chevalier, que Pondichéry, était un tout petit village de pêcheur lorsque je suis arrivé avec une soixantaine d'homme en 1673. Il avait fallu batailler ferme pour obtenir de Sivagy, le roi des Marathes, ces quelques lieues carrées que nous aménageons.

Ici s'élèvera une magnifique ville blanche. Les rues, tracées au cordeau, seront parfaitement ordonnancées. Il y aura des églises pour les fidèles et de nombreux magasins pour les cotonnades de toute la côte... »

L'homme est habité par sa vision, mais il est extrêmement posé et réfléchi. Il veut procéder par étape. Pour lui, l'essentiel est de s'établir, d'avoir de bonnes relations avec les princes naturels. Puis de commercer avec régularité. C'est ce qui l'inquiète le plus ; il craint que les navires français n'arrivent sur la côte de Coromandel avec moins de régularité que leurs concurrents anglais et hollandais.

Le chevalier de Forbin revient du Siam où il a vécu milles aventures et plusieurs fois frôlé la mort. Il est arrivé sur un navire de la compagnie qui fait la navette entre les divers comptoirs le 2 janvier 1687 et dit attendre un navire en partance pour l'Europe.

C'est un noble d'une haute lignée. Monsieur Martin le traite avec beaucoup d'égard. Reconnaisant en lui un esprit intelligent, curieux et vif, voire brillant, il tient à lui plaire. Cependant, il a perçu la susceptibilité du personnage et son orgueil. Ce trait de caractère, courant dans la noblesse, lié à la lassitude du personnage pour des Tropiques qu'il n'a que trop fréquenté, fait craindre à Monsieur Martin quelques emportements si le personnage s'ennuie. Il charge donc les PJ de le guider et de le distraire.

En effet, alors que sortant de table chacun s'occupe à l'édification du comptoir, le chevalier traîne à l'aventure. Il s'agace des marchands de fruits qui n'ont pas la monnaie de ses pièces et tentent quelques parties de chasse au crocodile sans parvenir à se désennuyer.

### III. L'aventure du temple.

Il entend alors parler d'un événement distrayant. A deux lieues de Pondichéry se trouve un temple : le temple de Sri Gokilambal Thirukameshwara, à Villianur. Ce temple est dédié à Shiva. Tout les ans, à cette époque, a lieu le Brahmotsavam, la grande célébration sous le regard de Brahma. Une fête religieuse qui attire beaucoup de croyants. Elle commence toujours un jour de pleine lune. Les festivités durent 10 jours. Le neuvième a lieu la rathotsavam, la procession en chariot à laquelle il veut assister ; il demande aux PJ de l'y accompagner.

Voilà comment Forbin raconte cette journée dans ses mémoires :

« Ces peuples, qui sont idolâtres, ont, à une lieue de Pondichéry, un fameux temple où ils se rendent toutes les années à un certain jour marqué pour y célébrer une fête à l'honneur de leurs principales divinités. On y accourt en foule de tous les environs : j'y allai par curiosité. Après mille cérémonies dont on me fit le récit car je ne pus pas entrer dans le temple, ils sortirent le dieu et la déesse à l'honneur desquels ils étaient assemblés. Ces idoles sont de figure gigantesque, et fort bien dorées. Ils les mirent sur un char à quatre roues, et les placèrent en face l'une de l'autre. La déesse, sur le devant du char, paraissait dans un posture lascive, et l'attitude du dieu n'était guère plus honnête.

Ce char était tiré avec des cordes par deux ou trois cents hommes. Tout le reste du peuple, qui était innombrable, se jetait ventre à terre, et poussait des cris de joie dont toute la campagne retentissait. Il y en avait d'assez simples pour se jeter sous les roues du char, s'estimant heureux d'être écrasés, en témoignage du respect qu'il avaient pour leur dieu.

Cette cérémonie étant faite, je vis des hommes et des femmes qui se roulaient à terre, et

continuaient cet exercice en tournant tout autour du temple. Je demandai pour quel sujet ils se meurtrissaient ainsi tout le corps ; car ils étaient nus, à la réserve d'un linge dont ils étaient couverts depuis la ceinture jusqu'à demi-cuisse : on me répondit que, n'ayant point d'enfants, ils espéraient par cette sorte de pénitence de fléchir leurs dieux, qui ne manqueraient pas de leur en donner. C'est là tout ce que je rapporterai de cette fête, n'ayant pu entrer, comme j'ai dit, dans le temple, où les seuls idolâtres sont admis. »

Mémoires du Comte de Forbin, année 1687

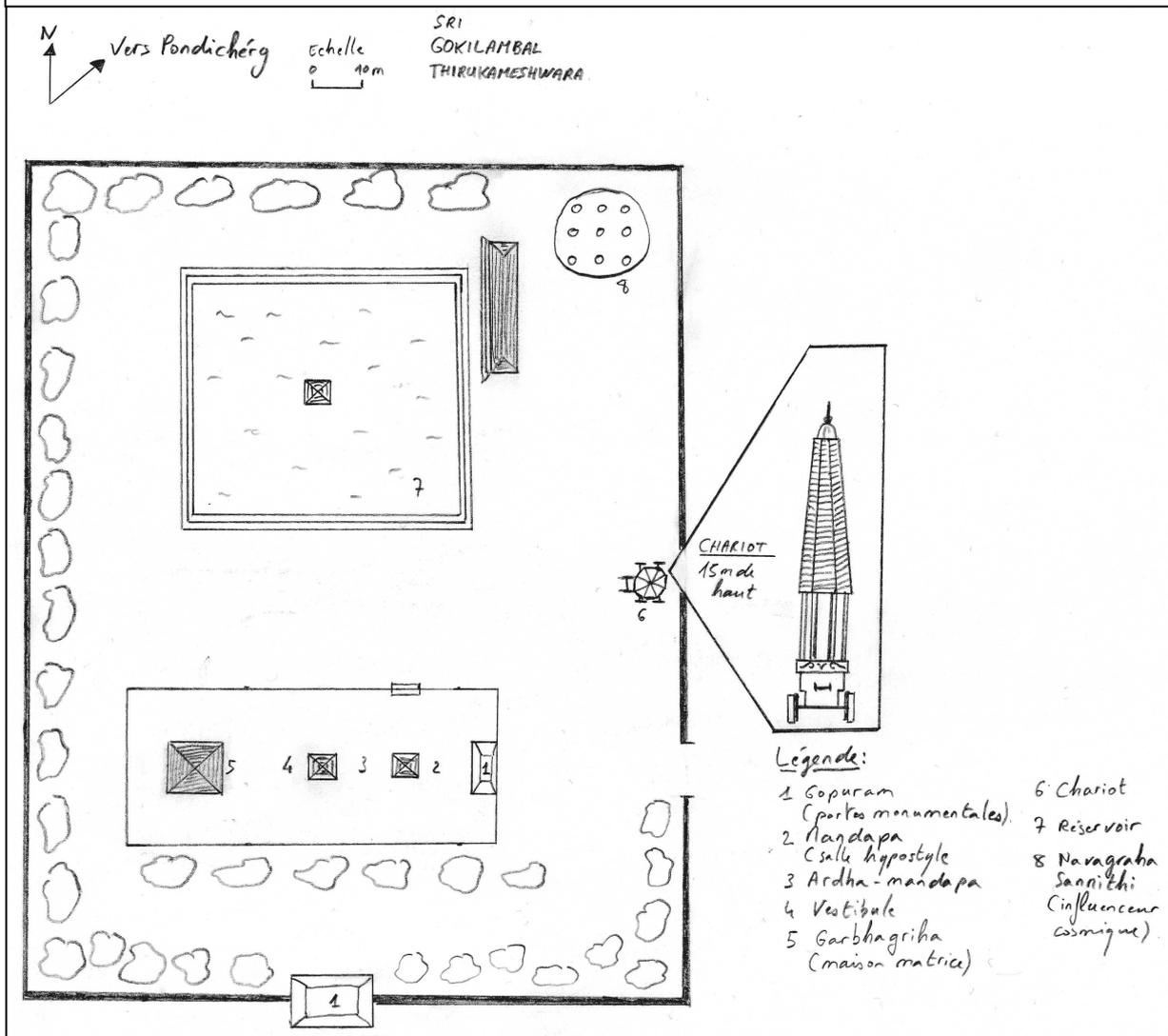
En fait, les Hindous ne veulent pas être écrasés par le char, ils veulent le tirer parce que cela signifie pour eux que leurs vœux seront exaucés.

Les dieux sont Shiva et Sakti. Leurs statues sortent pour la procession, placées sur un char bien décoré. Près de 300 croyants tirent ce char. C'est un rituel parmi les plus sacrés. L'énorme véhicule des divinités mesure 15 mètres de haut et repose sur quatre grandes roues de bois.

Forbin a apprécié le spectacle, mais il est resté sur sa faim. Il a détesté se voir refuser l'entrée du temple.

Deux jours plus tard (donc après la fin des festivités), Forbin décide de retourner sur les lieux avec sept autres Français. En effet, Forbin est susceptible

### Plan du temple de Sri Gokilambal Thirukameshwara



et bagarreur , mais il n'est pas téméraire. Les PJ peuvent faire parti de l'expédition s'ils se sont montrés compréhensifs avec lui. Sinon, il feint de changer d'idée et part avec d'autres personnes. Les personnages, découvrant son absence, devront partir à sa recherche de peur qu'il ne commette une imprudence dangereuse.

Face au chef des Brahmanes qui lui refuse l'entrée parce qu'il est chrétien, le bouillant chevalier perd en effet patience. Il se saisit du couteau du Brahmane et l'en menace.

Il entre ensuite et... visite le temple. Cela provoque une émotion populaire et Forbin passe à deux doigts du lynchage. Les PJ doivent le tirer d'embarras sans l'humilier.

Le temple contient le tombeau principal logeant le Shivlinga, une pierre dressée évoquant le phallus du dieu et les tombeaux consacrés à Sakti (épouse de Shiva) et à Muruga (2<sup>ème</sup> fils de Shiva). L'ensemble, remontant à la période de Chola au 12<sup>ème</sup> siècle, est magnifique.

Au pire, si la situation devient critique, Forbin s'en sort en menaçant de tirer sur les Indiens les plus menaçants avec son pistolet.

#### **IV. Les étranges menées du Chevalier de Forbin.**

Bien que Forbin ait assuré à qui veut l'entendre qu'il ne souhaitait pas retourner au Siam, il semble désirer le faire. Quelques jours après la mésaventure du temple, il s'enthousiasme pour un voyage à Merguy, un port du royaume de Siam, à bord du Saint-Louis, navire de la compagnie arrivé au mois de juin.

#### **Indications du journal de François Martin relatives aux menées de Forbin.**

« M. le chevalier de Forbin nous parla pour pouvoir repasser à Siam sur le navire le Saint-Louis ; il apporta beaucoup de raisons pour nous persuader qu'il était absolument nécessaire qu'il fit le voyage. On lui représenta l'état où il avait laissé les choses à son départ : M. Constance était extrêmement animé contre lui ; cet espèce de bannissement qu'on lui avait signifié qu'il y avait peu d'apparence qu'il y fût bien reçu, les mêmes choses subsistant toujours, outre que son passage sur le Saint-Louis pourrait apporter du préjudice aux officiers de la Compagnie. M. de Forbin ne se rendit point à nos raisons ; il y répliquait ; son tempérament plein de feu le fit tenir ferme ; nous fûmes même enfin obligés de lui dire qu'on ne lui permettrait point du tout de s'embarquer sur le vaisseau. Notre résolution le porta à nous présenter une requête où il étalait les raisons qui l'engageaient à demander à faire voyage, même qu'il y allait du service du roi ; il faisait des protestations ensuite sur le mal qu'il tâchait de nous persuader qui en pourrait arriver si l'on s'y opposait. On répondit à la requête et la conclusion à la fin, un refus absolu de l'embarquement. Les choses restèrent en cet état ; nous apprîmes depuis que sur l'avis qu'il eut qu'on préparait deux vaisseaux à Madras pour envoyer à Mergui, le bruit commun pour faire la guerre au roi de Siam (mais par des avis qu'on crut plus sûrs, pour faire des plaintes par des lettres que le gouverneur de Madras écrivait à ce prince de la conduite de M. Constance à l'égard de la Compagnie d'Angleterre), il avait écrit à des amis de Madras de tâcher à lui obtenir la permission de passer sur un de ces bâtiments. Il n'y a pas d'apparence qu'elle lui aurait été accordée, mais comme il ne s'avisait que sur le tard à prendre cette voie, les navires étaient à la voile lorsqu'on reçut ces lettres. »

Mémoires de François Martin, 1687

Dans ses mémoires, Martin montre son irritation. Messieurs Martin et Bourreau-Deslandes, l'un comme l'autre, ont eu vent des raisons qui ont poussé le chevalier à quitter le Siam. Il aurait été chassé par M. Constance, le principal ministre et homme de confiance du roi du Siam. Martin et son gendre ayant activement œuvré pour que la compagnie soit bien accueillie au Siam, ils ne veulent pas voir le trublion retourner là-bas.

Ils lui disent donc franchement qu'il lui déconseille le voyage. Cependant, Forbin insiste. Il plastronne et affirme qu'il ira quoiqu'ils en pensent. A bout d'argument, Martin prend la décision de lui interdire l'embarquement. Forbin rage et trépigne puis s'adoucit. Il semble avoir abandonné son projet.

Les personnages sont toujours chargés de sa surveillance. S'ils sont restés ses amis, il leur demandera de faire passer une lettre vers Madras. S'ils ne le sont plus, ils pourront intercepter le courrier. L'important est que d'une manière ou d'une autre, la missive tombe entre les mains de Martin.

Dans son courrier, Forbin demande le passage sur l'un des deux navires anglais en partance pour le Siam qui se trouve à Madras, à vingt lieues au nord de Pondichéry.

Même si la tentative du chevalier est vaine, Martin comprend qu'il ne sera pas possible d'empêcher le chevalier de se rendre où il le souhaite. Plutôt que d'agir contre lui, il décide de changer de stratégie ; autant l'accompagner dans sa démarche pour mieux le surveiller et le cas échéant contrôler ses débordements. Il est donc décidé que Forbin sera autorisé à prendre place dans le prochain navire en partance pour Merguy. Il sera accompagné par Bourreau-Deslandes qui connaît parfaitement le pays et les PJ.

Le 6 août arrive le Président, petit navire de la Compagnie jaugeant 280 tonneaux.

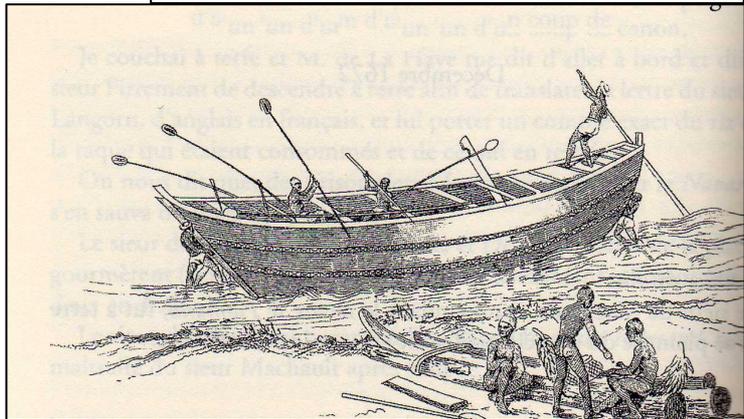
Il jette l'ancre à une demi-lieue. Les chaloupes ne peuvent approcher la côte à plus d'une portée de fusil (40 m) à cause de la barre. Il faut donc utiliser des chelingues.

### Les chelingues de Pondichéry

« Ces bateaux sont faits de planches fort minces, non clouées, mais simplement cousues ensemble avec de la corde, sans bitume, goudron, rousine, poix, ni étoupe. Ainsi ; l'eau y entre de toutes parts en si grande quantité qu'on est toujours en risque d'être noyé, et que les marchandises sont toujours mouillées.[...]

Il faut toujours qu'il y ait deux hommes occupés à jeter l'eau avec des sceaux de cuir, un autre au gouvernail, et six à nager. »

Robert Challe, 1690.



Une chelingue s'échoue à coté d'un catamaran

Ce sont des navires à fond plat et aux flancs très hauts adaptés au passage des déferlantes et à l'échouage brutal sur les plages. Les bordages sont cousus avec des fils de coco.

Le capitaine ordonne à son équipage de faire de l'eau. Des barriques sont déposées sur la plage. Des femmes les remplissent avec des cruches en terre qu'elles portent sur la tête. Elles vont quérir l'eau à deux puits qui se trouvent à cent pas de la plage.

Pendant ce temps, des colonnes de coolies portent marchandises et bagages déchargés des chelingues. Ces Indiens sont généralement faibles ; ils ne portent pas plus de 16 livres (8 kilos) et plient pitoyablement sous le poids de leur fardeau.

Pendant ces opérations longues et fastidieuses, l'équipage est autorisé, par petits groupes à descendre à terre afin de se remettre des souffrances du voyage. Les plus faibles sont admis dans un hôpital de fortune tenu par les missionnaires. Les personnages peu introduits dans les sphères dirigeantes pourront s'informer auprès des marins permissionnaires.

Le capitaine, Jacques-Pierre de la Vigne-Buisson, est accueilli à plusieurs reprises à la table de monsieur Martin. Là, il révèle que le navire est Parti de Port-Louis le 2 mars 1687, avec une cargaison de 352.385 L. dont une partie pour le Siam.

Forbin sympathise vite avec cet homme qui lui apporte des nouvelles de France. Il présente avec suffisance ses multiples impressions sur le royaume du Siam et sur ce qu'on peut en attendre. Il se propose d'accompagner le capitaine au Siam pour l'assister dans sa mission. Celui-ci accepte et Martin ne dit mot.

Lorsqu'il apprend qu'une étape est prévue à Masulipatam, Forbin se réjouit. Cette ville se trouve, au dire de certains, à une trentaine de lieues de la citadelle de Golconde qui est depuis des mois assiégée par Aurengzeb, le grand Moghol. Bref, c'est l'occasion d'admirer la poliorcétique indienne.

Le 22 août le Président lève l'ancre et quitte la rade foraine de Pondichéry après 18 jours d'escale. Il doit se rendre à Merguy, dans le royaume de Siam, en longeant les côtes de Coromandel jusqu'à Masulipatam, puis les côtes du Bengale.

Avant le départ, monsieur Martin rappelle aux voyageurs que la situation de Masulipatam est délicate. La famine y est terrible et la guerre ravage le pays de Golconde, dont Masulipatam est plus important port, depuis deux ans.

Il faut donc pas s'attendre à une situation florissante et pour épargner son personnel le directeur fait monter à bord du Président un nouveau directeur du comptoir de Masulipatam, l'employé Baussant, censé remplacer son collègue, le Sieur Bertrand, parti au mois de mai 1687.

## Acte II Masulipatam

A environ 300 milles (500 km) au nord de Pondichéry, en remontant la côte de Coromandel, se trouve la ville de Masulipatam. Il ne faut guère plus de trois jours de navigation pour atteindre cette destination. Le voyage est paisible et les vents favorables (ils viennent de l'ouest).

Masulipatam est connue pour être une petite ville commerçante et peuplée, mais plutôt mal bâtie. Les toiles peintes les plus estimées de toute la côte de Coromandel en proviennent. Ce sont les Kalamkari de Masulipatam.



Une kalamkari (pièce d'indienne peinte) de Masulipatam

Il en résulte une présence importante des Européens dans la ville. Trois comptoirs y sont installés en 1687. Un comptoir hollandais, le plus grand, un comptoir anglais et un comptoir français, le plus petit.

Les habitants de la ville sont très majoritairement des Hindous telugu. Cependant, l'élite dominante des commerçants et des fonctionnaires est composée de musulmans chiites d'origine persane.

### I. Les nuées

A huit lieues de Masulipatam, Forbin décrit ce qui suit :

« Nous vîmes venir du côté de la terre un nuage noir et épais, que nous crûmes tous être un orage. Nous serrâmes d'abord toutes les voiles, crainte d'accident. Le nuage arriva enfin à bord avec très peu de vent, mais suivi d'une prodigieuse quantité de grosses mouches semblables à celles que l'on voit en France, qui mettent des vers à la viande : elles avaient toutes le cul violet. L'équipage fut si incommodé de ces insectes, qu'il n'y eut personne qui ne fût obligé de se cacher pour quelques moments. La mer en était toute couverte ; et nous en eûmes une telle quantité dans le vaisseau, que, pour le nettoyer, il fallut plus de cinq cents boyaux d'eau. »

Mémoires du Comte de Forbin, année 1687

A environ 4 lieues de la ville, Forbin poursuit sa description :

« Nous aperçûmes comme un brouillard qui la couvrait toute entière. A mesure que nous avançons, ce brouillard s'étendait, et peu après nous ne vîmes plus que la pointe des montagnes qui servaient à guider les pilotes. En approchant de terre, nous vîmes que ce nuage n'était autre chose qu'une multitude innombrable de mouches toutes différentes des premières. Celles-ci avaient quatre ailes, et ressemblaient à celles qu'on voit le long des eaux, et qui ont une queue barrée de jaune et de noir. »

Mémoires du Comte de Forbin, année 1687

Voici comment Forbin présente le mouillage et le débarquement :

« Plus nous avançons, et plus ces insectes se multipliaient : il y en avait une si grande quantité, que, nous empêchant de voir la terre, nous fûmes obligés d'en approcher en sondant. Quant nous fûmes avancés à un certain nombre de brasses, le pilote fit démouiller l'ancre. Un commis de la compagnie, nommé sieur Deslande, qui avait ordre de visiter le comptoir, s'embarqua dans la chaloupe : nous le suivîmes le capitaine et moi. La quantité de mouches était si grande que nous fûmes obligés d'embarquer une boussole pour ne pas manquer la terre, qu'elles nous cachaient entièrement. Nous abordâmes enfin. »

Mémoires du Comte de Forbin, année 1687

Les personnages font, bien entendu, partie de l'équipage de la chaloupe. Quelques tests pourraient agrémenter ces trois scènes afin qu'elles ne soient pas trop descriptives.

Le sieur Deslande nommé dans les mémoires de Forbin est bien entendu André Bourreau-Deslandes. Il est accompagné par Baussant, un homme capable mais plutôt effacé.

## II. Une ville pestiférée

La chaloupe du Président touche terre le 25 août 1787. Le port est désert. Les PJ et les PNJ sont guidés jusqu'aux douanes ou alfandi. Le bureau est ouvert et vide. Il est donc possible d'y pénétrer et d'en parcourir toutes les pièces.

La situation est très surprenante. Les personnages décideront sans doute de poursuivre vers le quartier de la ville où se situe le comptoir de la compagnie d'Orient. Les rues sont vides et la puanteur est insupportable.

La cause de cette étrange situation devrait rapidement devenir évidente. Une épidémie frappe la ville.

A la vue des premiers cadavres, un PJ, versé en médecine, pourra identifier les stigmates de la peste. Chacun devrait alors se hâter de couvrir ses voies respiratoires d'un foulard pour se protéger des miasmes responsables, disait-on alors, de la maladie.

## III. Le comptoir français pillé.

La maison de la compagnie est ouverte. Il s'y trouve le corps du directeur du comptoir, mort récemment ; son corps n'est pas encore putréfié. Une observation médicale permettra d'affirmer qu'il est mort de la peste.

Déjà, Forbin se tourne vers Deslande. Il lui propose de retourner au navire arguant qu'il n'y a visiblement plus rien à faire ici. Le commis refuse catégoriquement ; il doit savoir où sont les six autres français qui géraient le comptoir. Sa commission l'y oblige. Il ne peut retourner à bord sans, au moins, avoir parlé avec quelqu'un qui l'instruise du devenir des Français.

Quelques observations rapides permettent de constater que le comptoir de la compagnie a été visité. Tout est sans dessus-dessous, les portes des magasins sont grandes ouvertes. Les marchandises ont pour beaucoup disparu et des ballots sont éventrés.

Les livres de compte tenus par le directeur sont absents. C'est très étrange car des indigènes pillards n'auraient eu aucun intérêt à les prendre.

A l'arrière des magasins se trouve le cimetière réservé aux Français morts dans la ville. L'une des tombes a été ouverte. Un corps en décomposition est étendu là, éventré. Forbin se demande quel odieux rituel a été pratiqué sur le malheureux. Un nom est inscrit sur la croix renversée : Monsieur Thibault,

aventurier (? - 16 août 1687). L'homme est mort il y a 9 jours.

Pour en savoir plus, il faut s'informer auprès des autres européens. Peut-être les autres Français se sont-ils réfugiés auprès d'eux.

Baussant reste donc dans le comptoir pour faire l'inventaire des marchandises, tandis que le reste de l'équipée s'en va rendre visites aux comptoirs voisins.

#### IV. Visite aux comptoirs voisins

Les Français savent que les Hollandais et les Anglais ont aussi des comptoirs dans la ville. Ils sont sans doute les plus à mêmes d'informer les nouveaux venus.

Le comptoir anglais est fermé. Les PJ peuvent heurter la porte avec toute la vigueur du monde, nul ne leur ouvrira.

Le comptoir hollandais n'est pas loin. Ce dernier abritait 80 Hollandais. Lorsque le petit groupe de français arrive, il n'y a plus que 14 survivants à l'allure spectrale.

Ils confirment aux Français que la peste a touché la ville et l'a mise dans cet état.

Ils ne savent rien du devenir des commis français. Par contre, ils peuvent leur apprendre que le commerçant indien avec lequel les français font le plus d'affaire est un certain Mir Abdullah Baqir. Lui en saura peut-être davantage.

Les Anglais, aux dires des Hollandais, sont partis après avoir perdu la plus grande partie de leurs hommes. Eux ont décidé de rester car leurs magasins

regorgent de riches marchandises ; le directeur ajoute qu'il en est garant sur sa propre vie.

Forbin décide de retourner à son projet initial ; il cherche un navire pour se rendre à Golconde. Il est vite déçu. Aucun navire n'est disponible.

#### V. La demeure du marchand

Il n'y a plus aucun commerçant dans aucune des grandes maisons de la ville. Les portes sont fermées. Cependant, dans certaines demeures, des serviteurs sont cloîtrés pour empêcher les pillages. C'est le cas de la demeure de Baqir. Les PJ pourront, après avoir montré patte blanche, s'y faire introduire, mais le maître est parti pour les campagnes voisines. Il est à la cour de l'avaladar (Hawaldar, titre persan qui signifie « celui qui à un poste de confiance »), le gouverneur de la ville, dans la citadelle de Gondur.

Les serviteurs affirment que les Français du comptoir sont partis il y a sept jours. Ils ont franchi le grand pont, vers l'intérieur des terres en compagnie de Baqir. Ils doivent

donc être à Gondur, en sûreté près du gouverneur.

Incidemment, Forbin découvre que Golconde ne se trouve pas à trente lieues de Masulipatam, mais à plus de 80. Cela brise définitivement ses espoirs ; lassé des miasmes de cette cité putride, il préfère retourner à bord et y rester.

#### VI. La nuit des pillards

Forbin, Deslande et le capitaine retournent, donc, sur le navire pour y dormir en sûreté. Avant de partir, Deslande charge les PJ de garder le comptoir et de protéger Baussant. Il



Un Naturel

reviendra le lendemain matin pour prendre connaissance de la situation.

La nuit, la ville est parcourue par de dangereuses bandes de pillards. La nuit passée dans le comptoir français peut donner lieu à des rencontres qui peuvent devenir musclées. Mêmes si les pillards sont de pauvres erres, les PJ doivent se montrer prudent. Le moindre signe de faiblesse ou d'imprudence peut les conduire à la mort.

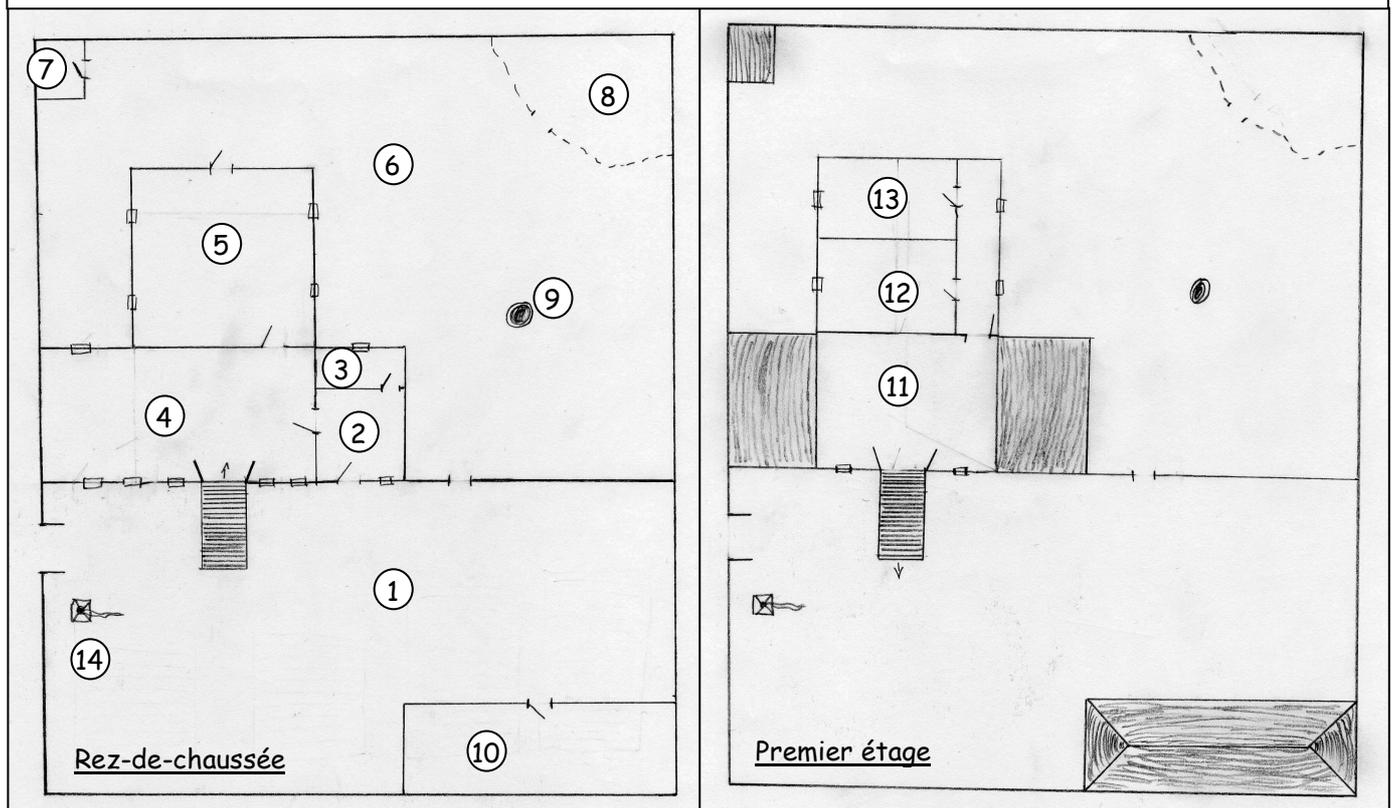
L'un des anciens serviteurs du comptoir, un topasse nommé Alonso, se présentera après que les pillards aient été repoussés. Il apprendra aux PJ que le directeur était inquiet. Il avait accueilli un

Français venu de l'intérieur des terres qui connaissait bien la langue du pays (telugu). Ce dernier avait des ennuis avec un groupe de naturels plutôt agressifs.

Alonso était resté avec quelques lascars, mais lorsque le directeur est tombé malade, ils ont filé. Plus tard, un groupe d'Indiens est arrivé, dirigé par un brahmane. Ils ont fouillé de fond en comble le comptoir. Lui, paniqué, s'est enfui et n'a trouvé le courage de revenir qu'en voyant arriver le navire français.

Les pillards, décomplexés par cette action, sont passés derrière. Alonso, dernier serviteur fidèle affirme être resté caché jusqu'à ce qu'il se rende

Plan du comptoir français de Masulipatam



Légende :

- |                            |                                      |                            |
|----------------------------|--------------------------------------|----------------------------|
| 1 Cour                     | 6 Jardin potager                     | 11 Grand chambre           |
| 2 Bureau du garde-magasin  | 7 Poulailier et pigeonnier           | 12 Chambre du directeur    |
| 3 Chambre du garde-magasin | 8 Cimetière                          | 13 Chambre du second       |
| 4 Magasin                  | 9 Puit                               | 14 Drapeau de la compagnie |
| 5 Logements des employés   | 10 Logements des serviteurs naturels |                            |

compte de la présence des PJ.

Le lendemain, le commis Deslande retourne à terre, il vient aux nouvelles. Particulièrement inquiet, il décide de mener une expédition à l'intérieur des terres, vers la citadelle de Gondur, afin de demander audience à l'avaladar et de récupérer les commis français.

Pendant ce temps, Baussant et quelques hommes sécuriseront le comptoir et organiseront l'embarquement des marchandises récupérables.

Il est possible que Forbin décide de se joindre à l'aventure. Cela dépendra de la relation qu'il aura tissé avec les PJ. Sa relation avec Deslandes est plutôt froide, même s'il sait rester charmant quand il le souhaite.

La présence du chevalier peut pimenter le scénario, mais ne l'imposez pas si vous considérez que ses actions contraindraient trop les initiatives des PJ. N'oubliez pas que cet homme ne se conçoit pas comme un second rôle.

grand pont de bois enjambe le bras de la Krishna qui borde Masulipatam. Les personnages doivent le franchir afin d'atteindre les campagnes.

Ce pont est prodigieusement long ; il mesure plusieurs centaines de mètres. Il est en bois et relie l'arrière-pays à la ville. Le bras de la Krishna n'est franchissable à pied sec que lors des grandes marées. L'estran ressemble à un marais saumâtre couvert de maringouin. Nous sommes le 26 août 1687.

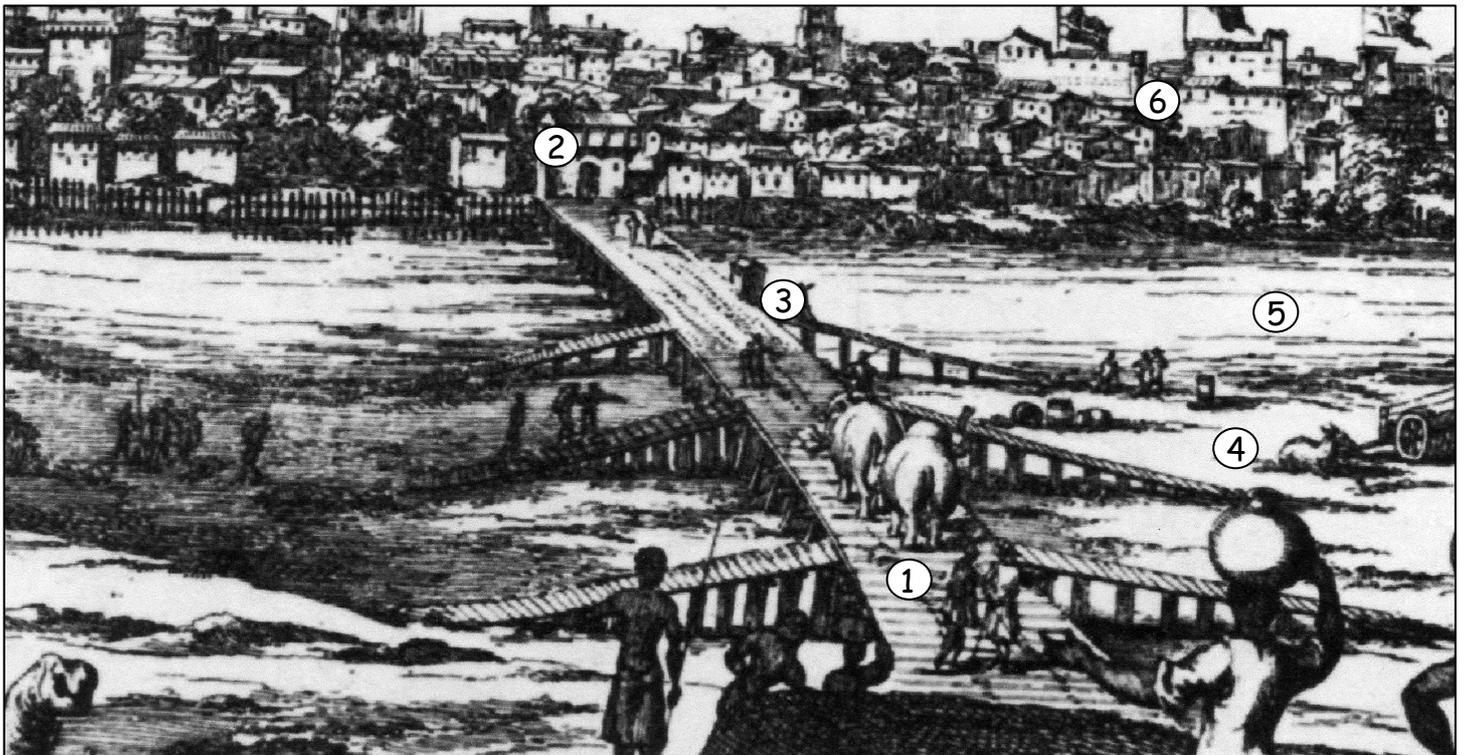
## Acte III

### Le pays de Golconde

#### I. Un pont sur la Krishna

Le capitaine ne veut pas rester longtemps. Il faudra donc se hâter. Un

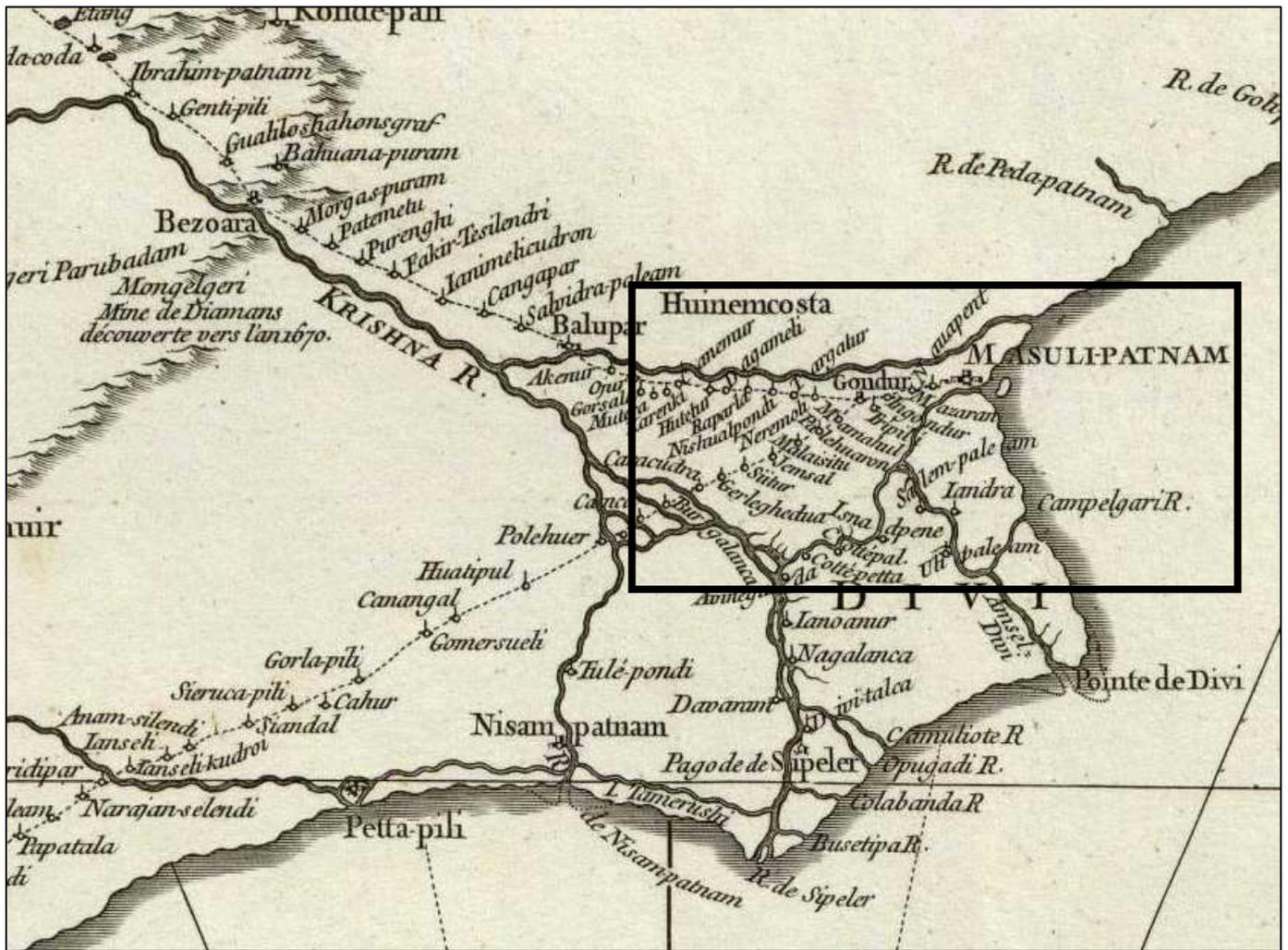
Des pions sont en poste sur le pont. Leur rôle est d'empêcher les gens de quitter la ville afin que la peste ne se propage pas. Ils sont là depuis quelques jours seulement. Leur action est bien tardive et parfaitement inutile. Ils laisseront passer les Français eu égard à leur statut particulier (étranger non soumis aux lois de roi de Golconde).



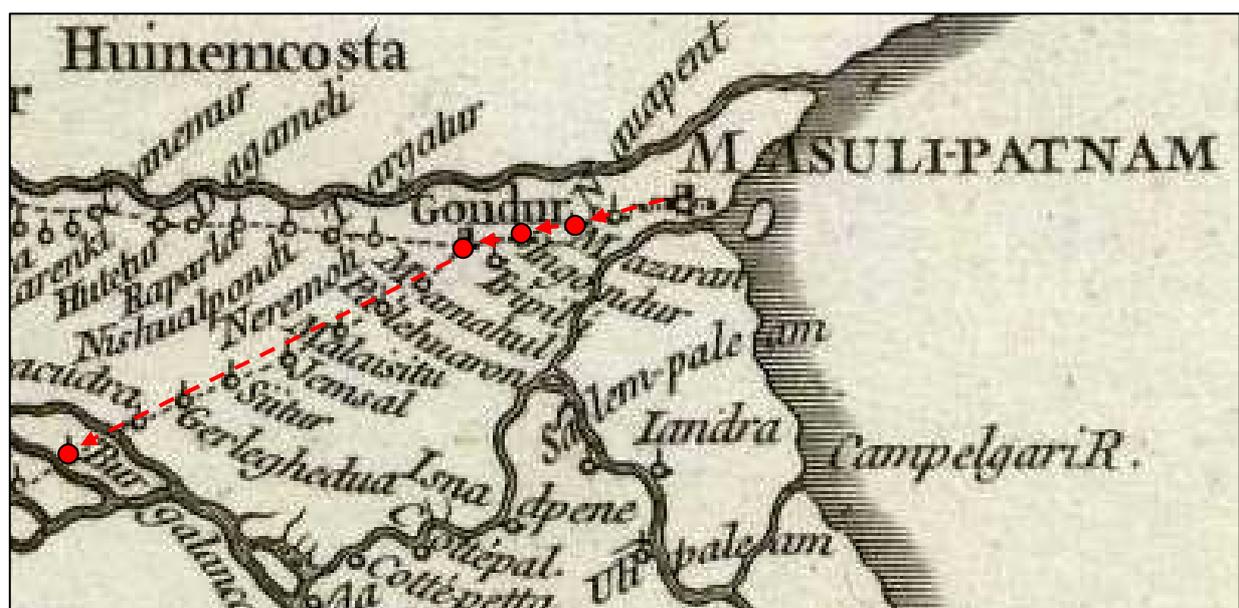
Le pont de Masulipatam

- ① Long pont de bois
- ② Porte de la ville
- ③ Guérite des gardiens du pont

- ④ Estran
- ⑤ Bras de la Krishna
- ⑥ Comptoirs européens



Delta de la Krishna



Le périple des personnages

## II. Campagnes désolées

Les campagnes sont désolées, les rizières asséchées. La terre pulvérulente. La chaleur est insoutenable et l'odeur reste pestilentielle. Des corps sont étendus au bas des digues routes.

Pas moyen de louer un palanquin comme c'est l'habitude des Européens et de tous les Indiens fortunés. Il n'y a aucun bras disponible. Les quelques villageois vivants sont faméliques. Les mouches et autres insectes volants tourbillonnent autour de chaque personne avec frénésie.

Il faut à tout prix trouver un guide fiable jusqu'à Gondur. Ils pourront en engager un à Mazaran pour quelques deniers par jour.

Les distances ne sont pas grandes, mais la chaleur écrasante oblige à faire de longues haltes et à rechercher l'ombre. Aux heures les plus chaudes de la journée, il est impossible de marcher au soleil.

Au loin apparaissent des panaches de fumée, nombreux. Il s'agit de bûchers funéraires.

Ingondur ne se trouve pas à plus de 3 lieues (12 km) de Masulipatam, mais les personnages n'atteindront ce village qu'à la tombée du jour.

## III. Le sacrifice de la *sâti*

Le village est endeuillé. Le Brahmane, fermier des terres alentours vient de mourir.

Le fils du mort accueille les étrangers et leur fait servir le Caélat qui est une honnêteté que l'on fait à un voyageur. On lui envoie des vivres, riz, mouton, poules, beurre fondu, épicerie, fruits, suivant le nombre de personnes de sa suite. Il est très avenant. Une fête

semble se préparer pour célébrer la mémoire du mort.

La cérémonie funéraire en préparation inclut le sacrifice de la jeune femme du Brahmane, la *sâti*. Les PJ pourront l'apprendre par leurs conversations et leurs observations.

Ce sacrifice sera sûrement vécu par le groupe de Français comme un acte d'une cruauté et d'une barbarie inconcevable. Les plus chevaleresques de ces messieurs voudront sûrement sauver la jeune fille en détresse.

Etrangement, personne n'empêche les personnages d'approcher la jeune femme. Elle est entourée de femmes d'âges variables, toutes membres de sa belle famille. Elles la servent et l'apprêtent. La *sâti*, qui se prénomme Amala, est souriante et ouverte. Les PJ voudront peut-être la convaincre de renoncer à ce sacrifice, faisant valoir qu'ils la protégeront et la mettront à l'abri du besoin. Elle repoussera leurs propositions avec des sourires charmants, se contentant de répondre « Destourhy », c'est la coutume.

Il y a deux façons d'empêcher le sacrifice. La première et la plus radicale consiste à enlever la *sâti*. Cette option est très dangereuse. Elle provoquera la colère de la population et la jeune fille refusera ce rapt. De plus, les PJ seront bien embarrassés par leur « otage ». Ils ne pourront sortir du village qu'en menaçant la foule de leurs armes à feu. Peut-être devront-ils casser quelques nez ou quelques têtes. La situation sera tendue jusqu'à ce qu'il parviennent à Gondur qui est distant d'une lieue du village.

Là, les PJ seront accueilli par la garde de l'avaladar, prévenue par l'attroupement. En tout état de cause l'opération ne sera possible que si les PJ se fournissent au préalable des chevaux.

Une écurie qui appartient à la famille du fermier défunt se trouve dans le village. De plus, un groupe de marchands mahométans possédant des chevaux est présent dans la foule.

Les villageois ne manqueront pas de suivre les PJ et de porter plainte auprès de l'avalдар. Ce dernier, un certain Wâsim Ibn Yazir, sera fort mécontent de ce dérangement. Il jugera durement l'acte des personnages qui ont soustrait à leur famille la jeune fille. Il leur demandera de payer une indemnité. Puis il se tournera vers les plaignants et leur rappellera que le roi de Golconde a interdit ce type de sacrifice et qu'ils sont bien présomptueux d'enfreindre la loi à si courte distance de la citadelle du gouverneur. Il remettra la jeune fille à la famille et interdira formellement le sacrifice. Tout le temps que cela durera, la jeune fille refusera de parler aux PJ et pleurera lorsqu'elle sera remise aux siens. Ces pleurs seront l'effet d'un mélange de honte et de peur quant à son avenir de femme déshonorée.

A la sortie de l'audience, les PJ seront accueillis par Mir Abdullah Baqir qui les invitera dans sa demeure.

La seconde solution est plus subtile. Il est possible de rencontrer dans la foule des musulmans qui sont aussi choqués que les PJ par ce genre d'événement, même s'ils y sont accoutumés. Une conversation avec l'un de ces hommes permettra aux PJ de savoir que l'avalдар a pris des arrêtés contre ces pratiques qui sont normalement prohibées. Les marchands n'ont pas l'envie de se déranger et de provoquer des troubles pour « si peu », mais si les PJ insistent, ils leur proposeront d'aller avertir l'avalдар qui se trouve dans sa citadelle à une lieue de là. Il proposeront même de louer des montures.

Arrivés à Gondur, les PJ pourront rencontrer le chef de la garde de

l'avalдар, le fils de ce dernier. Il prendra fait et cause pour ce « sauvetage chevaleresque » et emboîtera le pas des PJ avec quelques cavaliers. Face à l'autorité du gouverneur, les brahmanes devront courber l'échine. Le sacrifice n'aura pas lieu.

De retour à Gondur, ils seront invités à un festin en compagnie du fils de l'avalдар et de l'avalдар lui-même. Ce banquet sera l'occasion d'en apprendre plus sur le personnel disparu de la compagnie et sur la situation politique de la région. Ils y rencontreront, entre autre Mir Abdullah Baqir, le partenaire commercial privilégié des Français à Masulipatam.

Deslande fera le minimum d'efforts pour convaincre la fille de ne pas se sacrifier. Il le fera par convenance plus que par conviction. En commis expérimenté des choses de l'Hindoustan, il sait qu'il n'est pas bon pour le commerce d'aller contre les mœurs des naturels. Il s'opposera à l'option du rapt, mais les PJ l'écouteront-ils ?

Si Forbin est du voyage, son sang ne fera qu'un tour. Il sera un fervent partisan de l'intervention directe. A vous de voir s'il va jusqu'à forcer la main des PJ et de Deslande.

Il est possible que les personnages décident de ne pas interrompre la cérémonie. Ils seront alors médusés par un spectacle terrifiant qui les marquera sans doute jusqu'à la fin de leurs jours...

#### Description du sacrifice d'une Sâti

« Premièrement, il ne faut pas que la veuve pleure ; car, si elle jetait une larme, elle serait réputée indigne d'aller se rejoindre à un esprit bienheureux. Secondement, il faut que dès le moment de la mort de son mari, elle déclare qu'elle veut se brûler avec lui, et qu'elle en avertisse tel ancien brahmane que bon lui

semble, qui est celui qu'elle destine à faire la cérémonie. Si elle mettaient un intervalle d'un quart d'heure entre la mort de son mari et sa déclaration, elle n'y serait plus reçue ; parce que cette déclaration serait regardée comme le fruit de ses réflexions et non pas comme un effet d'un amour tendre et désintéressé, qui n'a pour objet que ce qu'il aime. Troisièmement, il faut qu'elle persévère ; lui étant toujours permis de se dédire, jusqu'à ce qu'elle soit liée au cadavre, comme on va voir. Je sais ces trois circonstances pour m'être informé, comme je le dirai par la suite. Pour le reste, je vais rapporter mot pour mot la relation qui m'en a été faite par deux officiers français qui en ont été spectateurs, aussi bien que ceux qui étaient à leur suite. Quatre officiers que nous étions, m'ont-ils dit, arrivâmes dans un village, où nous apprîmes qu'il y avait un brahmane mort, qui devait être brûlé le jour même, et que sa femme devait se brûler avec lui. Nous voulûmes en voir la cérémonie ; et voici comme elle se fit. L'on porta le corps dans un champ à quelque deux cents pas de la maison où il était mort. Il était comme assis dans une chaise : on lui fit faire trois fois le tour d'un foyer ou amas de bois dressé en lit, élevé environ de deux pieds de terre et d'un pied de profondeur ; on le coucha dessus. Les brahmanes firent trois autres tours en jetant des cris et des hurlements effroyables, et se rangèrent autour du corps à droite et à gauche.

La femme parut ensuite, vêtue de ses plus beaux ornements, pleine de colliers et de bracelets, et enfin parée comme si elle avait été à sa noce. Elle avait le visage riant, la démarche

assurée et rien ne témoigne dans sa personne que la mort cruelle qu'elle allait souffrir lui fit aucune horreur. Elle était environnée de femmes et de filles et de plusieurs brahmanes, qui tous l'exhortaient, et la félicitaient d'aller se rejoindre à un homme au bonheur duquel elle devait participer. On lui fit faire trois fois le tour du foyer, sur lequel le cadavre était étendu ; on lui demanda autant de fois si elle voulait effectivement être brûlée avec lui. Elle répondit toujours oui, avec beaucoup de résolution. Nous (je fais parler les Français), à qui un pareil spectacle faisait horreur, lui dîmes que si c'était la pauvreté qui la poussait à mourir, nous lui promettions de l'en mettre à couvert, et dans un état à ne rien désirer pour sa vie et à ne rien craindre pour sa réputation. Nous fîmes enfin notre possible pour lui faire changer de résolution. Véritablement, elle nous faisait pitié : elle était aimable, parfaitement bien faite, et toute jeune, n'ayant au plus que dix-sept à dix-huit ans.

Notre peine fut inutile : elle parut cependant nous en témoigner de la reconnaissance, par des regards gracieux qu'elle jeta sur nous, en nous saluant en riant. Sa constance alla jusqu'au bout. Elle monta résolument sur le bûcher toute seule, baisa et embrassa le cadavre, se releva, jeta aux femmes et aux filles qui l'avaient accompagnée ses vêtements, ses colliers, ses bracelets, et enfin tout ce qu'elle avait sur elle, ne se réservant qu'une pagne ou pièce de toile de coton, qui en forme de ceinture la couvrait depuis le dessus des hanches jusqu'aux genoux. Elle s'assit au chevet du mort,



*Le sacrifice d'une sâti*

et lui mit la tête sur son estomac à elle. Jusqu'ici, il lui a été permis de se dédire ; mais, elle ne le peut plus sitôt que le brahmane, funeste exécuteur d'une si terrible résolution, qui est monté avec elle sur le bûcher, lui a lié le bras droit avec celui du mort. Ce brahmane se retire promptement, et promptement aussi les autres brahmanes mettent le feu au bûcher de tous les côtés. On y jette du bois et d'autres matières combustibles : et pendant ce temps, les brahmanes, les femmes, et les assistants font un bruit et des cris de tous les diables ; sans doute pour empêcher de distinguer ceux de la patiente. Mais, ce qu'il y eut d'étonnant dans celle-ci, c'est que quoique le feu fût plus d'un *Misere* avant que d'être assez fort pour l'étouffer, et qu'elle restât tout ce temps dans des douleurs plus faciles à imaginer qu'à décrire, elle ne donna aucune marque d'impatience, et ne changea point de situation. »

D'après Robert Challe , 1690.

#### IV. Rencontres à Gondur

(à 4 lieues de Masulipatam soit environ 15 km).

Au cours de ce bref séjour à la citadelle de Gondur les PJ auront l'occasion de rencontrer deux personnages intéressants.

Les PJ ne pourront parler à l'avaladar en tête à tête que s'ils n'ont pas enlevé la Sâti. Il se montrera amical et prendra le temps d'expliquer précisément la situation politique dans laquelle se trouve le royaume de Golconde (voir annexe 2). Il évoquera aussi les Français qui sont venus à Gondur il y a une semaine. Il dira qu'ils sont partis vers le Sud, il y a 5 jours. Ils ont refusé son offre d'escorte, ils semblaient vouloir partir discrètement. A vrai dire, cette situation commence à l'inquiéter. Il propose donc au PJ une escorte dirigée par son fils pour partir à la recherche des Français.

Si les PJ ne sont pas invités au banquet parce qu'ils ont enlevé Amala, l'avaladar leur impose une escorte pour les protéger.

Les véritables intentions de l'avaladar et de son fils sont présentées dans l'annexe 1 pages 30 et 31.

Mir Abdullah Baqir est un marchand musulman qui a l'habitude de traiter avec les Européens. Celui-ci est bien connu des Français. Il se dit même l'ami personnel du directeur Bertrand. Lorsqu'il apprend sa mort, il est désolé.

Il explique ensuite en quoi la conduite des PJ à Ingondur a été, selon lui, inconséquente s'ils ont enlevé la Sâti, mais il souligne qu'en tant que mahométan ce type de pratique païenne le révolte. Il finira même, l'arack aidant, par envier la jeunesse et la fougue des PJ.

Concernant le personnel français du comptoir, il dit avoir voyagé avec eux jusqu'à Gondur. Il est parti il y a une semaine, lorsque l'épidémie a pris un tour dramatique. Les Français étaient six. L'un d'eux est mort à Gondur. Les cinq autres sont restés deux jours, puis ils ont demandé à partir car la présence d'un brahmane les inquiétait. Baqir leur a proposé de se retirer dans un village de tisserands qu'il connaît et où ils seraient selon lui à l'abri de tout danger. Ils sont donc partis avec un guide pour Burgalanca, un petit village situé sur un îlot fluvial au sud de la citadelle.

Il encouragera les PJ à se méfier de l'avaladar et de ses manipulations. Il le dépeindra comme un être avare et fourbe et avouera son inquiétude en apprenant que le fils de son dernier a été désigné pour escorter les PJ vers le village de Burgalanca.

Ceci dit, Ossama, le fils de l'avaladar est un homme charmant et fin qui peut séduire les PJ et surtout Forbin davantage que le peu séduisant et libidineux marchand.

Les PJ passeront sans doute la nuit à Gondur et partiront le lendemain, le 27 août 1687, pour Burcalanga. Ils seront escorté par une dizaine de cavaliers.

### V. Le village de Burgalanca

(à plus de 7 lieues de Gondur, soit environ 29 km).

Le village de Burgalanca est un village de tisserands hindou. Il se trouve à une journée de cheval de Gondur. Les personnages y parviendront donc, avec leur escorte, le 27 au soir.

L'aldée se situe sur une île fluviale. C'est un agglomérat de méchantes cases à la mode indienne. Dans chacune se trouvent des métiers à tisse. La production de toile peinte de ce lieu est prisée car de grande qualité.

Le groupe des PJ arrive au milieu d'une situation tendue. Un brahmane étranger, un certain Omprakash, est arrivé dans le village avec plusieurs pions armés un jour avant les PJ. Il a demandé à voir les Français placés sous la protection du chef du village. Pour éviter toute violence, un conseil a été rassemblé dans le but d'entendre les revendications du nouveau venu.

Le brahmane étranger a accepté de participer à ce conseil pour trancher sans violence la querelle qu'il a avec les Français.

Le brahmane se plaint de l'impiété d'un Français. Il dit venir du temple d'Hanamkonda à au nord-est de Golconde, près du village de Warangal. Il est prêtre dans ce temple où l'on vénèrent Shiva, Vishnou et Surya. Lui et d'autres avaient la charge de garder le temple. Un jour, il y a bien des années, un aventurier français est arrivé. Il s'est installé dans la région et s'est

marié avec une femme du cru. Il avait, auparavant, tenté de faire fortune dans le commerce de diamant.

L'homme s'est bien intégré, il s'est même converti à l'hindouisme. Il a été accueilli à de nombreuses reprises dans le temple et tout le monde lui faisait confiance. Un jour, cependant, il s'est introduit dans la « maison matrice », le cœur du temple où sont placées les idoles, et a dérobé le trésor de l'océan, un précieux diamant ornant la statue de Vishnou. Il s'est ensuite enfui laissant derrière lui femme et enfants.

Le scandale aurait été immense alors les prêtres ont décidé de cacher le vol. Il fallait tout de même retrouver le bijou sacré c'est pourquoi le brahmane est parti avec quelques hommes sur les traces du Français.



Un Brahmane

Il n'a pas été difficile de le suivre jusqu'à Masulipatam. Là, le brahmane a décidé de s'emparer du voleur, mais celui-ci a trouvé refuge dans le comptoir français.

Le brahmane a demandé une audience au directeur et lui a expliqué les faits. Celui-ci a interrogé le réfugié et sur ses dénégations a renvoyé le plaignant. Il n'était pas question pour lui de livrer un compatriote à la vindicte de païens.

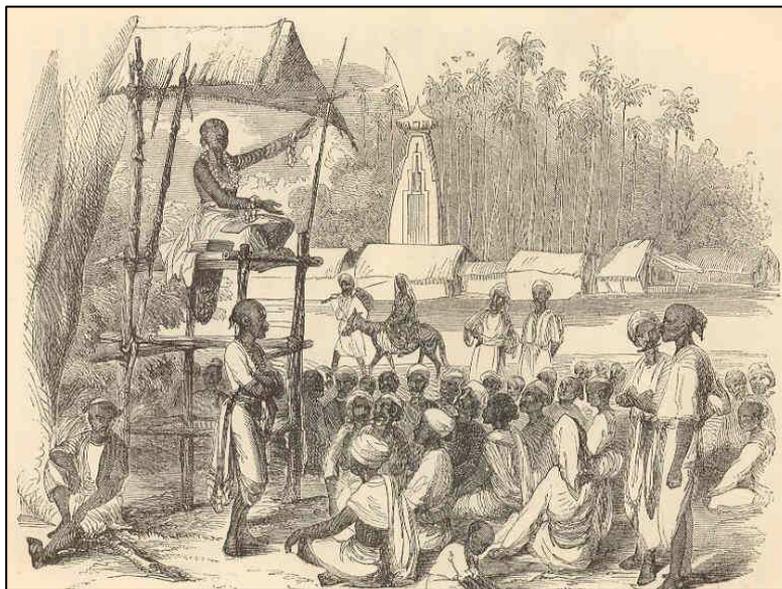
A l'époque, il y a quelques jours, l'épidémie de peste débutait. Le brahmane a cherché des moyens de négocier, mais il n'en a pas obtenu. Il trouvait toujours porte close.

Lorsqu'on lui demande pourquoi il ne s'est pas plaint à l'avaladar, il réfléchit et dit que ce musulman a une réputation d'avarice et de malhonnêteté. Il a eu peur qu'il ne cherche à s'accaparer le joyau.

Lorsque l'épidémie s'est aggravée, les Français se sont mis sous la protection d'un marchand musulman et ils ont quitté la ville. Le brahmane les a vu partir, mais n'a rien fait car le voleur n'était pas parmi eux. Il semblait être resté avec le directeur dans le comptoir.

Il a alors pris langue avec des serviteurs de la maison des français qui la quittaient. Il leur ont dit que le nouveau venu était mort il y a deux jours et que le directeur était mourant. Le brahmane a décidé d'entrer dans l'enceinte fermée à la nuit tombée pour voir le directeur et lui demander une dernière fois d'accéder à sa demande avant qu'il ne meurt. Il voulait lui expliquer que la maladie qui frappait la ville et les Français étaient très certainement due à l'impiété du voleur.

Une fois dans le comptoir, le brahmane a constaté que le directeur avait déjà succombé. Quant au voleur, il n'en ont pas trouvé trace. Il ont fouillé tout la maison et le parc, mais n'ont pas trouvé le diamant. Ils se sont alors dits que les autres français devaient le posséder et sont partis à leur recherche.



Le conseil du village

Ils les ont aperçus à Gondur, mais ces derniers les ont fui et il a fallu qu'ils repartent sur leur trace. Enfin, ils sont arrivés ici.

Le brahmane termine en affirmant que le diamant sacré, le trésor de l'océan, doit lui être remis. Il affirme que si les villageois accueillent et protègent les voleurs, ils seront punis comme les habitants de Masulipatam.

Le dernier argument porte particulièrement et les sages échangent des chuchotis inquiets. Le chef du village demande alors aux Français de s'avancer et de s'expliquer.

Seuls deux des Français sont capables de tenir debout. L'un est le chirurgien, François Lamballe et l'autre l'employé Jacques Demis. Visiblement, ils sont impressionnés et intimidés par le brahmane.

Ils expliquent qu'ils ont effectivement accueilli un Français nommé Thibaut qui venait de l'intérieur des terres et qui affirmait avoir passé des années au contact des naturels. Il avait la peau particulièrement tannée et il parlait fort bien la langue des indigènes. Il leur a raconté bien des histoires passionnantes dont certaines évoquaient des diamants, mais il n'a jamais dit qu'il en possédait un.

Ils ajoutent que lorsqu'ils ont rencontré l'aventurier, ce dernier était aux prises avec les pions qui s'étaient saisis de lui et le menaçaient avec un couteau. L'homme les avait alors appelés à l'aide en français. Ils avaient accouru et, après quelques heurts, avaient mis en fuite les « assassins ».

Le brahmane s'est ensuite présenté au directeur, un topasse au service de la compagnie depuis la refondation du comptoir, quatre mois auparavant, un certain Alonso, a servi d'interprète. Le directeur a entendu sa requête et a promis une réponse pour le lendemain.

L'aventurier a été interrogé dans la nuit, il a affirmé que le brahmane avait une querelle d'honneur à laver dans le sang et qu'il cherchait à le tuer. C'était, d'après lui, la raison de sa fuite car il était bien installé à Golconde. Il a tout de même été fouillé, lui et ses maigres bagages, mais aucun diamant n'a été découvert. Le directeur a donc décidé de le croire.

Lorsque le brahmane est revenu, le directeur a refusé sa demande et les choses auraient dû en restées là. Ceci dit, la nuit suivante, trois indiens ont pénétré dans la loge. Ils ont été repérés et mis en fuite, mais la menace a paru sérieuse.

Pendant ce temps, la maladie s'installe et de plus en plus de gens meurent. Thibaut est malade, sa fièvre a grandi jusqu'à l'emporter en deux jours. Lorsque les premiers malades sont apparus parmi les employés du comptoir, le directeur Bertrand a décidé de faire évacuer le personnel qui n'était pas indispensable. Le premier à succomber à la peste fut l'aventurier. Il s'est confessé, confirmant qu'il ne possédait aucun diamant volé et a trépassé. Les Français l'ont enterré chrétiennement et se sont préparés au départ. Le directeur leur a dit de demander la protection de Mir Abdullah Baqir, un marchand de ses amis et une relation sûre.

Les Français se sont exécutés. Lorsqu'ils ont revu le brahmane, cela les a inquiétés, ils ont cru que cet homme allait leur attirer de gros soucis alors ils se sont discrètement esquivés vers Burgalanca, sur la proposition de Baqir.

A l'écoute de ces deux récits quels sont les forces en présence et les choix possibles ?

Dès que les PJ sauront de quoi il retourne, il leur apparaîtra clairement que la seule façon de débrouiller la situation est de retrouver le fameux diamant. Le problème est de savoir où il est, qui le possède et ce qu'il faudra en faire une fois qu'il aura été récupéré.

Pour le chirurgien et l'écrivain, il n'y a pas de diamant. Il ont assisté aux derniers moments de l'aventurier. Il n'a jamais confessé posséder le diamant et le directeur avait fait, aux sus de tous, fouiller méticuleusement les affaires du mourant.

Omprakash et ses pions veulent retrouver le diamant pour leur temple, mais ils ne tiennent pas à ce que l'affaire s'ébruite pour des raisons d'honneur et par peur de se le faire dérober.

Les Hindous du village soutiennent les Français par fidélité envers Baqir, mais comme le brahmane fait jouer la fibre religieuse, ils se retournent bien vite contre les Français.

Les PJ peuvent mener leur enquête auprès des différents intervenants, mais il faut qu'ils proposent très vite un arrangement sous peine de voir la situation se dégrader. En effet, un enfant vient de tomber malade et la peur de la malédiction saisit les villageois.

Le corps qui a été retrouvé déterré dans le cimetière était celui de l'aventurier, un certain Thibaut. Son ventre avait été ouvert. Le Brahmane nie avoir pratiqué cet acte impie ou l'avoir ordonné. De plus, seule la tombe de Thibaut a été profanée. Cela signifie que la personne qui a agi cherchait quelque

chose dans le corps de Thibaut, dans son ventre et qu'elle savait où il était enterré.

Le diamant, au dire du brahmane est gros, mais il peut avoir été avalé pour le cacher. Un chirurgien confirmera que c'est possible.

Le profanateur savait ce qu'il cherchait et il savait où le trouver. Qui peut-il être ? Tous les Français survivants sont là et ils affirment ne pas avoir le diamant. Les serviteurs qui ont fui ne savent rien. Ils ne parlent pas Français. Le topase, lui, n'est pas venu avec les autres Français. Ils se souviennent pourtant lui avoir proposé de venir. Il a insisté pour rester avec le directeur. Une telle fidélité avait ému l'assemblée aux larmes à l'époque. Les PJ peuvent aussi se rappeler que les livres de compte avaient disparu. Là encore, seul le topase a pu faire cela, probablement pour faire disparaître les écrits compromettants.

Alors, et si le topase avait vu Thibaut avaler le diamant ?

La seule façon de trancher la question est de retrouver l'homme. S'il a le diamant, il a sans doute voulu le vendre aux Européens restés à Masulipatam, donc aux Hollandais.

Reste à convaincre la garde de l'avaladar et les brahmanes...

## V. Retour à Masulipatam

Alors que les PJ tentent de retourner à la ville, ils voient dans le ciel de noirs nuages s'amonceler, annonçant les pluies de la mousson. Dans l'après-midi, les écluses du ciel s'ouvrent dans un grondement de tonnerre. Les pluies sont torrentielles. Très vite les canaux se gorgent d'eau et les routes deviennent difficilement praticables. Les PJ devront terminer le voyage de retour dans des conditions héroïques.

Le topase Alonso a effectivement récupéré le diamant que Thibaut avait placé dans un boyau de porc et avalé pour être sûr que personne ne pourrait le lui prendre. D'une avarice sans limite, il n'a fait confiance à personne jusqu'à sa mort. Mais Alonso l'a vu fouiller dans ses excréments pour récupérer le diamant et pour l'avalier à nouveau.

Lorsqu'il a récupéré le diamant dans le cadavre, Alonso a compris qu'il avait gagné le gros lot. Le diamant fait 70 carats et vaut au moins 50 000 livres.

Il est resté dans la ville pour le vendre aux Hollandais, les seuls acheteurs potentiels qu'il connaisse. Ceci dit, il a mis du temps avant d'oser les contacter.

## VI. Le final

Alonso va se rendre chez les Hollandais pour effectuer la transaction. Il a recruté quelques pillards pour se protéger.

Les PJ arrivent en ville trempés jusqu'aux os. Ils sont accompagnés par les cavaliers de la garde de l'avaladar (moins un qui est parti demander des renforts et prévenir l'avaladar), le brahmane et ses pions, ainsi que les deux Français survivants. Ils peuvent compter, en outre, sur des renforts débarqués du Président (jusqu'à vingt hommes).

Il faut intercepter le topase avant qu'il n'entre dans le comptoir hollandais. En effet, les Français ne peuvent y pénétrer sans commettre un acte de guerre.

S'ils arrivent trop tard, il est possible de profiter de brutalités qui seraient le fait des naturels pour se porter « au secours » des Hollandais. En effet, la transaction va mal se passer. Les treize Hollandais, fiévreux, ont la gâchette sensible.

Si les PJ tardent trop, une troupe d'une trentaine de cavaliers de l'avaladar arrivera pour s'emparer du diamant.

Quoiqu'il en soit, la pluie battante empêchera tout usage des armes à feu en extérieur.

### **Conclusion**

La fin du scénario est très ouverte. Les PJ récupéreront sans doute le diamant, à moins qu'il ne soit définitivement perdu dans la bataille.

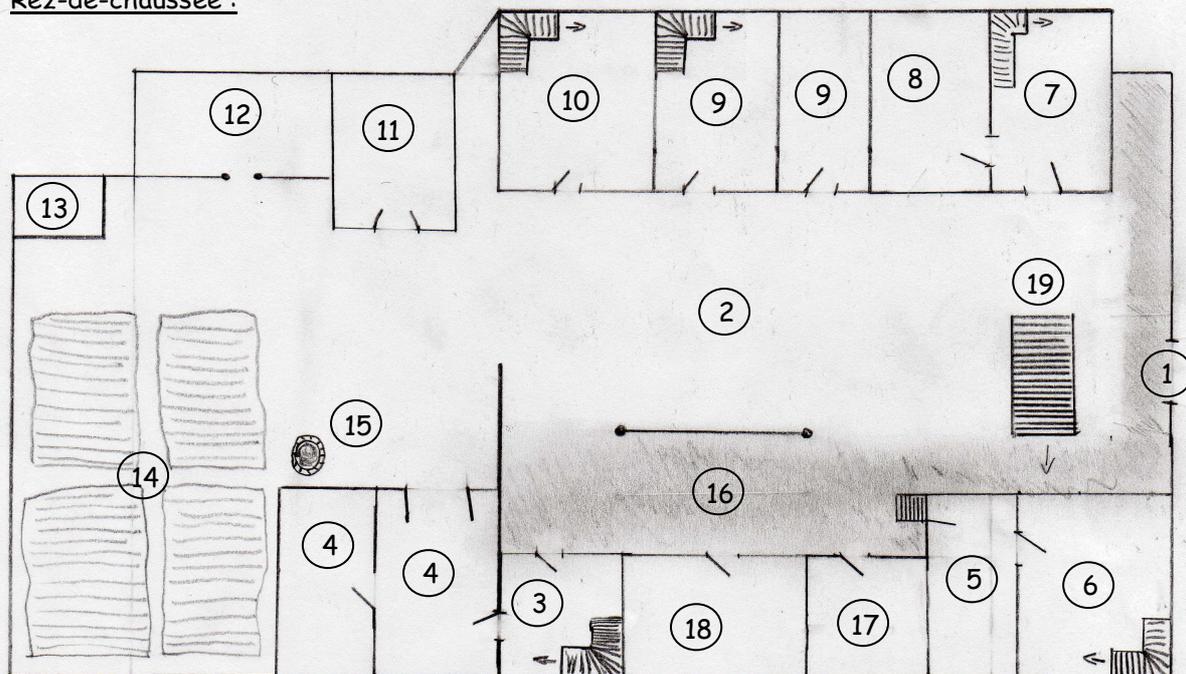
Ceci dit qu'en feront-ils ? Tiendront-ils parole en le remettant au brahmane ? Le garderont-ils pour eux ou pour la compagnie ? Seront-ils obligés de le céder aux cavaliers de l'avaladar ?

Les PJ retourneront, s'ils survivent, à bord du Président. Là, il tomberont sans doute malade... dommage !

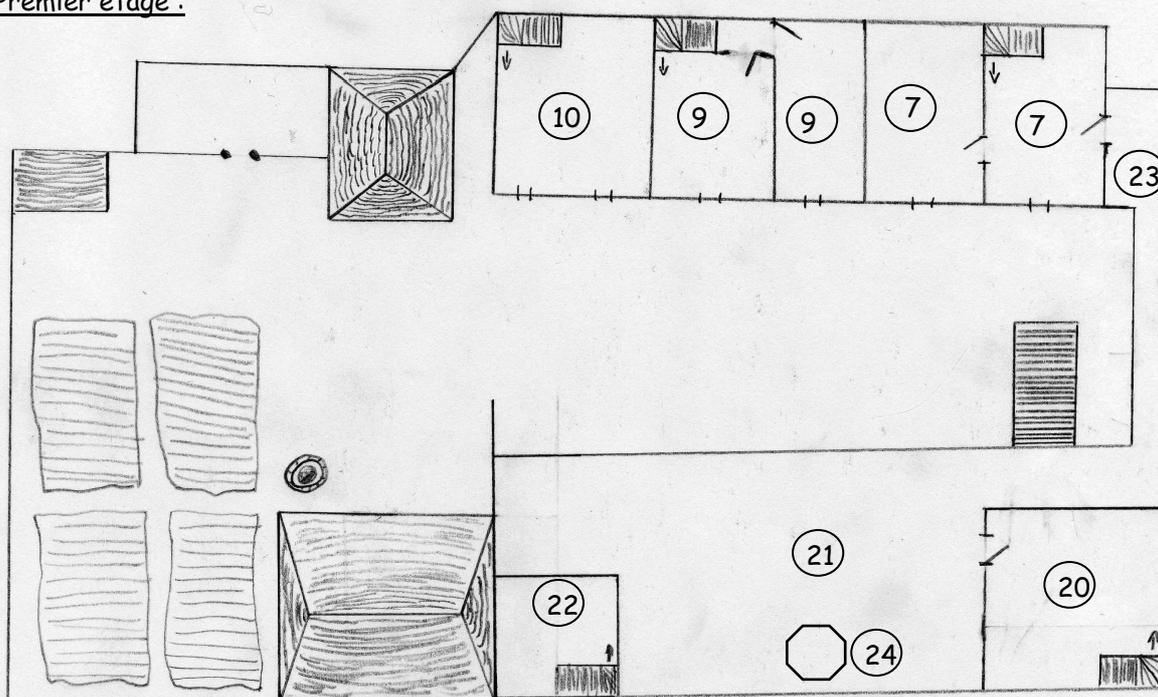
Reste à découvrir les raisons qui poussent Forbin à retourner au Siam, mais ceci est une autre histoire.

## Plan du comptoir hollandais de Masulipatam

### Rez-de-chaussée :



### Premier étage :



### Légende :

- |                           |                                       |                            |                                 |
|---------------------------|---------------------------------------|----------------------------|---------------------------------|
| 1 Grande porte            | 7 Caserne                             | 13 Poulailier              | 20 Appartement du directeur     |
| 2 Cour                    | 8 Salle d'arme                        | 14 Jardin potager          | 21 Terrasse                     |
| 3 Bureau du garde-magasin | 9 Logements                           | 15 Puit                    | 22 Appartement du garde-magasin |
| 4 Magasins                | 10 Appartement et bureau du trésorier | 16 Préau                   | 23 Courtine                     |
| 5 Antichambre             | 11 Temple protestant                  | 17 Cuisine et garde-manger | 24 Pigeonnier                   |
| 6 Bureau directeur        | 12 cimetière                          | 18 Réfectoire              |                                 |

## *Annexe 1*

### *Les Personnages*

*non*

*joueurs*

**Monsieur François Martin**, 53 ans. Directeur de la côte de Coromandel, Bengale et lieux du sud où la compagnie porterait son commerce. Il entre dans la Compagnie française des Indes Orientales dès sa création en 1664. Il fonde le comptoir de Pondichéry en 1674 et en assure la direction. Il doit cependant rapidement quitter son poste pour se rendre à Surate.

Il s'installe à Pondichéry avec sa femme et sa fille, Marie, au mois de mai 1686. Cette année là, André Bourreau-Deslandes épouse sa fille. C'est un homme énergique et prudent qui bénéficie d'une longue expérience du terrain.

\*\*\*

**Madame Martin** est la femme de François Martin. Elle est arrivée en Inde en 1686. Après un court séjour à Surate où son mari était en poste, elle le suit à Pondichéry. C'est une femme discrète et intelligente.

\*\*\*

**Marie Martin** est la fille de Monsieur Martin. Elle est arrivée en Inde avec sa mère sur le Saint-Louis. Elle a épousé André Bourreau-Deslandes, à Surate, puis à embarquée avec son mari, ses parents et bon nombre d'autres employés de la compagnie française des Indes orientales pour Pondichéry. Elle y a débarqué le 20 mai 1686. Elle souffre un peu du manque de compagnie que ce lieu lui offre. Les femmes françaises sont rares, tout au plus une dizaine et seul deux femmes ont, comme elle, une vingtaine d'années. Son mari est un homme très occupé qu'elle connaît somme toute assez peu. Elle fait son métier d'épouse de son mieux.

\*\*\*

**André Bourreau-Deslandes** est un tourangeau entré au service de la compagnie française des Indes orientales peu après 1665. Après une dizaine d'années passée en Inde, il est envoyé au Siam où il arrive à bord du Vautour en 1679. Il établit le premier comptoir de la compagnie dans le royaume en 1680. En 1684, il quitte le pays et laisse le comptoir sous la direction de M. Louvain. Ami et proche collaborateur de Monsieur Martin, il épouse en 1686 sa fille. C'est un homme d'une quarantaine d'années. Il est très expérimenté. Le projet d'une route commerciale passant par le Siam est son bébé. Il juge l'attitude de Forbin légère et pour tout dire gênante.

<b>Résistance</b> : 5	<b>Charisme</b> : 6
<b>Connaissances</b> : 7 Commerce (4), lire/écrire (3), géographie (3), intendance (4)	
<b>Techniques</b> : 4 -	
<b>Maritimes</b> : 5 Pratique nautique (1)	
<b>Physiques</b> : 4 Vigilance (3)	

**Sociales : 6**

Connaissance des naturels (4), meneur d'hommes (3), politique (4), étiquette (3), persuasion (4), telugu, tamoul, siamois et persan (2), hollandais et anglais (2)

**Combat : 5**

Dague (1) dégât +1, pistolet (3) dégât +1, esquive (2)

\*\*\*

**Tanapa** est le modélier, le chef des marchands indigènes au service de la compagnie. Il parle le français ce qui lui vaut le titre Doubash, « celui qui connaît les deux langues ». Il joue le rôle de courtier et de représentant des indigènes de Pondichéry. C'est un homme gros et subtil. Il se fera le porteur des plaintes des brahmanes de Vilianur contre Forbin après l'épisode du temple.

\*\*\*

**Le chevalier de Forbin** est un officier prometteur de la marine royale. Agé de 31 ans, il a déjà un glorieux passé lorsqu'il s'embarque sur l'Oiseau avec le chevalier de Chaumont. Il a combattu à Messine en 1675, en Flandre en 1676, aux Antilles en 1680, à Alger en 1682, il a servi sous Vivonne, sous Duquesne, sous d'Estrée et il s'est déjà mainte fois fait remarquer par son courage. Il a été condamné à mort en 1677 pour avoir tué en duel le chevalier de Gourdon, puis gracié par le roi. C'est un homme, dirions-nous aujourd'hui qui n'a pas « froid aux yeux. » C'est à la demande du chevalier de Chaumont qu'il participe à l'ambassade en tant que major.



Le chevalier  
Claude de Forbin

Le chevalier de Forbin n'aime pas le Siam, il le fait largement savoir, il en étale sans complaisance la pauvreté.

Comble de malchance pour lui, le roi Narāi émet le souhait qu'il demeure à Bangkok pour en gouverner la garnison. C'est bien contre son gré, sur l'ordre du chevalier de Chaumont, qu'il doit renoncer à rentrer en France avec l'ambassade. Il passera ainsi deux années entières dans un pays qu'il exècre.

Il se plaint beaucoup de l'ingratitude, de la fourberie et des manoeuvres quasi-diaboliques de Constantin Phaulkon le ministre du roi du Siam. Il assure que ce personnage a cherché à se débarrasser de lui par tous les moyens. Il développe une théorie simple : lui seul a vu clair quant aux réelles perspectives du Siam, il sait que Phra Narāi ne se convertira pas à la religion chrétienne, il ne manquera pas, dès son retour en France, de contredire auprès du roi les propos enthousiastes et les belles promesses du père Tachard, il constitue donc une menace pour les projets de Phaulkon. C'est la raison pour laquelle celui-ci cherche, dans un premier temps, à le retenir au Siam, et dans un second temps à l'éliminer, soit en le perdant auprès du roi, soit en l'assassinant purement et simplement.

Quoiqu'il en soit, Forbin reçoit au Siam tous les honneurs dus à son rang, il a été nommé « Généralissime de la flotte. » Ses faits d'arme au service du roi sont d'ailleurs héroïques.

Les circonstances du départ de Siam du chevalier ne sont pas très claires.

Selon sa version, il demande son congé au roi, qui accepte, et déjouant une dernière tentative d'assassinat de Phaulkon, il s'embarque sur un vaisseau de la compagnie d'Orient qui rejoint Pondichéry. Pourtant, François Martin affirme dans ses mémoires que Forbin a été expulsé du Siam et qu'il cherche par tous les moyens à y retourner.

L'homme est arrivé à Pondichéry à bord du Saint-Louis le 2 janvier 1687. Depuis cette date, il tourne comme un lion en cage.

Forbin n'est pas encore la légende vivante qu'il sera sur la fin de sa carrière, mais c'est déjà un expert très aguerri.

<b>Résistance : 7</b>	<b>Charisme : 6</b>
<b>Connaissances : 6</b> Religion catholique (3), Géographie (3), histoire (2), lire/écrire (4), science (2), balistique (3), ingénierie navale (3), tactique (3)	
<b>Techniques : 6</b> Artillerie (4), calfatage (2), charpenterie (2), voilerie (2)	
<b>Maritimes : 7</b> Connaissance nautique (4), connaissance des navires (3), connaissances des signalisation (3), Hydrographie (3), navigation (4), pratique nautique (3), timonerie (3)	
<b>Physiques : 4</b> Vigilance (3), discrétion (2), larcins (1), équitation (2)	
<b>Sociales : 7</b> Etiquette (2), empathie (3), connaissance des Indiens (2), connaissance des Siamois (3), persuasion (4), meneur d'hommes (4), séduction (3), jeu (3), connaissance des marins (4), politique (3)	
<b>Combat : 6</b> Pistolet (2) dégât +2, escrime (4) dégât +2, dague (3) dégât +2, esquivé (3)	

\*\*\*

**Sanouk** est un jeune esclave siamois qui n'a pas voulu quitter Forbin. Le garçon a une douzaine d'années. Il le suit partout, porte son parasol, l'évente et fait de menues commission pour lui. C'est aussi son petit messenger. Il parle un peu français (2).

\*\*\*

**Le Sieur Bertrand** est le directeur du comptoir de la compagnie française des Indes orientales à Masulipatam. Il est arrivé à Pondichéry avec François Martin et André Bourreau-Deslandes en mai 1686. C'est un marchand expérimenté qui a été, par exemple, le premier Français à se rendre au Bengale.

Il a été changé par Martin de rétablir le comptoir de Masulipatam. Celui-ci avait été détruit en 1674. Il est parti avec le sous-marchand Duval et toute une équipe d'employés le 4 mai 1687.

Martin a envoyé ses hommes dans une région dangereuse. En, effet, depuis le début de l'année, le royaume de Golconde est envahi par Aurengzeb, le grand Moghol. Celui-ci est parvenu à enfermer le roi de Golconde dans la forteresse de Golconde et à l'y assiéger. Le siège dure depuis février et, pour Martin, l'issue de la guerre ne fait pas l'ombre d'un doute. Le grand Moghol va prendre possession du royaume de Golconde et donc de Masulipatam.

Martin veut que les officiers du grand Moghol trouvent un comptoir français établi lorsqu'ils entreront dans la ville. Dans le cas contraire, il faudrait négocier un nouveau firman, un privilège autorisant l'installation d'un comptoir au nouveau souverain de la ville.

Le petit groupe de français est arrivé à Masulipatam le 7 mai. Ils se sont installés tant bien que mal. Malheureusement, ils n'ont trouvé dans cette ville

que ruine et désolation, à cause de la guerre, de la famine et de la peste ; Duval est mort presque aussitôt, et ses compagnons n'ont subsisté que par des vivres qu'on leur expédiait de Pondichéry ; Bertrand y a péri à son tour, en août 1687, juste avant l'arrivée du navire des PJ.

\*\*\*

**François Lamballe** est un chirurgien employé par la compagnie française des Indes orientales. Il a été envoyé dans le comptoir française de Masulipatam parce que Martin avait prévu l'effet délétère des fièvres endémiques de la région lié à la guerre et à la famine qui sévit dans le royaume de Golconde.

Il va être confronté presque immédiatement à une situation difficile. Le sous-marchand Duval va mourir presque immédiatement.

Les choses vont graduellement empirer jusqu'au déclenchement d'une épidémie de peste au août 1687. La ville va alors rapidement se vider et lorsque les premiers cas vont apparaître parmi les employés de la compagnie, le directeur Bertrand va décider l'évacuation du comptoir et confier ses hommes à un marchand musulman qu'il connaît bien, Mir Abdullah Baqir. Lamballe va partir avec six camarades français vers la citadelle de Gondur le 17 août. Il y parviendra le 18 août et y restera avec ses compagnon sous la protection du marchand.

Il a fait partie de ceux qui ont secouru Thibaut et l'ont ramené au comptoir. Il a peur de brahmane Omprakash et craint pour sa vie. Devenu le chef du petit groupe, c'est lui qui demande à Mir Abdullah Baqir de leur trouver un abri sûr. L'homme est assez superstitieux et il est prêt à croire que la malédiction qui les poursuit en la personne du brahmane est réelle bien qu'il n'ait

jamais vu aucun diamant. Sa santé mentale commence à se dégrader, peut-être les premier effet de la fièvre.

L'un des Français meurt lors des deux jours passés à Gondur. Un autre trépassé lors du trajet vers Burgalanca. Deux autres sont alités alors que les PJ arrivent dans le village le 27 août. Ils seront intransportables. Le chirurgien voudra pourtant partir et donc laisser les malades. Si l'on tente de le persuader de rester, il proposera de transporter les malades dans une litière. Le trajet qui se fera en partie sous une pluie battante leur sera bien entendu fatal.

<b>Résistance</b> : 5	<b>Charisme</b> : 6
<b>Connaissances</b> : 7 Anatomie (3), lire/écrire (3), médecine (2), Herboristerie (3), Science (1)	
<b>Techniques</b> : 6 Chirurgie (3), premiers soins (4)	
<b>Maritimes</b> : 4	
<b>Physiques</b> : 4 Discrétion (2), vigilance (3)	
<b>Sociales</b> : 6 Connaissance des naturels (1), meneur d'homme (2), empathie (3), enseignement (3), étiquette (2), persuasion (3), telugu et tamoul (1)	
<b>Combat</b> : 4 Dague (4) dégât +1, esquive (2)	

\*\*\*

**Jacques Demis** est un employé de la compagnie. C'est avec le chirurgien le seul à n'être pas tombé malade jusqu'à présent. C'est un jeune garçon éduqué d'une vingtaine d'année. Il a du mal à gérer la situation ; il fait et dit la même chose que le chirurgien.

<b>Résistance</b> : 5	<b>Charisme</b> : 5
<b>Connaissances</b> : 7 Commerce (3), , lire/écrire (3), géographie (2), intendance (3)	
<b>Techniques</b> : 4 -	
<b>Maritimes</b> : 6 Pratique nautique (1)	
<b>Physiques</b> : 4 Vigilance (3)	
<b>Sociales</b> : 6 Connaissance des naturels (2), meneur d'homme (1), politique (2), étiquette (2), persuasion (2), telugu et tamoul (1)	
<b>Combat</b> : 4 Dague (2) dégât +1, pistolet (1) dégât +1, esquive (2)	

\*\*\*

**Thibaut** est un aventurier d'une trentaine d'année. Il faisait parti de l'escadre de Perse qui est passé à Masulipatam en 1673. Il avait alors déserté pour partir à l'aventure avec quelques camarades. Des histoires de diamants gigantesques trouvés dans des mines, à moins de 15 lieues à l'ouest de Masulipatam (des diamants ont effectivement été découverts à Mongeleri, près de Bezoara, vers 1670), leur avaient tourné la tête. Ils ont été de désillusions en désillusions et tous sont morts à part lui.

Finalement, il a échoué dans le village de Warangal. Là, il a appris que le grand temple voisin contenait une idole ornée d'un magnifique diamant. Il a décidé de s'en emparer. Pour parvenir à ses fins, il s'est converti à l'hindouisme et a pris femme. Après plusieurs années, alors que les méfiances étaient endormies, il s'est faulxé dans le temple et a volé la pierre. Il a profité des désordres causés par la guerre pour exécuter son projet.

Ses pas l'ont conduit vers le seul comptoir qu'il connaissait bien. Il ne pensait pas tomber sur des Français et comptait plutôt négocier avec les Anglais ou les Hollandais. Cependant, lorsque les pions du brahmane lui sont tombé dessus, il a été heureux de reconnaître dans la rue des membres de la compagnie française des Indes orientales qu'il a appelé à son secours.

\*\*\*

**Omprakash**, le brahmane, est un prêtre gardien du temple d'Hanamkonda (dédié à Shiva, Vishnou et Surya) qui se trouve plus de 38 lieues au nord-est de la forteresse de Golconde, près du village de Warangal. Le temple se trouve à 75 lieues au Nord-ouest de Masulipatam.

Lorsque le trésor de l'océan, un diamant taillé de 70 carats a été dérobé sur la statue de Vishnou, il a été désigné pour traquer le voleur et retrouver le joyau sacré. Sa mission l'a conduit à Masulipatam.

C'est un homme très austère et sec qui porte toujours une marque jaune sur le front.

Il est accompagné par 10 pions, des hommes armés de dagues et de sagaies dévoués à leur chef.

#### Omprakash :

<b>Résistance</b> : 4	<b>Charisme</b> : 7
<b>Connaissances</b> : 7 Religion hindoue (5), lire/écrire (3), Herboristerie (2), intendance (2)	
<b>Techniques</b> : 5 Premiers soins (3)	
<b>Maritimes</b> : 4 -	
<b>Physiques</b> : 6 Vigilance (3), discrétion (3)	

<b>Sociales : 6</b> Connaissance des hindoue (5), Connaissance des musulmans (2), connaissance des européens (1), meneur d'homme (3), empathie (3), politique (2), étiquette (3), persuasion (4), intimidation (3)
<b>Combat : 4</b> Esquive (2)

**Pions d'Omprakash :**

<b>Résistance : 7</b>	<b>Charisme : 5</b>
<b>Connaissances : 4</b> Religion (2), herboristerie (2)	
<b>Techniques : 5</b> Premier soins (1)	
<b>Maritimes : 6</b> Pratiques nautiques (2)	
<b>Physiques : 4</b> Vigilance (3), discrétion (3), natation (2), survie (2)	
<b>Sociales : 6</b> Intimidation (2)	
<b>Combat : 4</b> Bâton (2) dégât +2, couteau (3) dégât +2, esquive (3)	

\*\*\*

**Alonso** est un topasse, c'est un métis portugais qui a été élevé en bon catholique à Goa. Il est passé au service des Français et a appris leur langue. Il n'a cependant jamais su se montrer assez malin et clairvoyant pour profiter de sa position. Il a servi le comptoir français de Masulipatam jusqu'à ce qu'il ferme en 1674. Lorsque les Français sont revenus en mai 1687, il a sauté sur l'emploi bien payé qui s'offrait à lui.

C'est un homme de 37 ans, maigre et édenté. Il adopte toujours une attitude servile. Ce n'est pas véritablement un traître ; c'est un misérable qui a sauté sur une occasion de faire enfin fortune. Il faut noter à sa décharge qu'il n'a tué personne. Les seuls actes méprisables qui peuvent lui être reprochés sont ses

mensonge et le traitement qu'il a fait infligé au cadavre de Thibaut.

<b>Résistance : 5</b>	<b>Charisme : 6</b>
<b>Connaissances : 6</b> Religion catholique (2),	
<b>Techniques : 5</b>	
<b>Maritimes : 5</b>	
<b>Physiques : 4</b> Vigilance (3), discrétion (4), survie (2), larcins (2)	
<b>Sociales : 7</b> Etiquette (2), empathie (3), connaissance des naturels (4), connaissance des européens [Français et Portugais] (3) Anglais et Hollandais] (2), persuasion (2), français et portugais (3), anglais et hollandais (2)	
<b>Combat : 6</b> Pistolet (2) dégât +2, couteau (3) dégât +2, esquive (3)	

\*\*\*

**Mir Abdullah Baqir** est un marchand musulman. Il connaît bien les Français avec qui il traitait déjà avant la fermeture du premier comptoir en 1674. Il a été ravi de voir les Français revenir et encore plus heureux de revoir Monsieur Bertrand qu'il connaît de longue date. Il a fait son possible pour aider l'installation des Français. C'est naturellement vers lui que se sont tourné les Français quand il ont compris que la situation devenait vraiment difficile.

C'est un homme âgé portant une longue barbe noire. Il est obèse, boit de l'arack (alcool de coco) avec passion, mange et fume beaucoup. C'est un bon vivant à l'humeur joviale.

<b>Résistance : 5</b>	<b>Charisme : 5</b>
<b>Connaissances : 6</b> Religion (3), Lire/écrire (2), géographie (3), commerce (4), intendance (4)	
<b>Techniques : 5</b>	
<b>Maritimes : 4</b> Pratiques maritimes (2)	
<b>Physiques : 5</b> Vigilance (3), équitation (2)	
<b>Sociales : 7</b> Intimidation (2), persuasion (4), politique (3), empathie (4), connaissance des européens (3), connaissance du français (1), étiquette (3)	
<b>Combat : 4</b> Esquive (2)	

\*\*\*

L'avaladar se nomme **Wasîm Ibn Yazir**. C'est un noble chiite d'origine persane, un omra, qui a été chargé par le roi de Golconde de maintenir l'ordre et de prélever les taxes à Masulipatam et dans les campagnes environnantes.

C'est un seigneur avaricieux et colérique dont les réactions sont craintes.

Cependant, il est conscient de la nécessité de maintenir un équilibre entre la classe dominante chiite, les marchands musulmans essentiellement sunnites et le peuple hindou. Il sait aussi qu'il faut compter avec l'influence importante des marchands chrétiens qu'il tente d'atténuer en accueillant dans sa ville des comptoirs concurrents anglais, hollandais et, depuis peu, français.

La guerre qui agite le royaume l'inquiète beaucoup et accapare l'essentielle de son attention. Deux de ses fils sont partis guerroyer aux côtés du roi de Golconde.

Il garde son dernier fils près de lui et accueille secrètement des émissaires du grand Moghol pour préparer l'avenir et conserver la charge de sa famille en cas de victoire moghole.

<b>Résistance : 5</b>	<b>Charisme : 6</b>
<b>Connaissances : 6</b> Religion (3), Lire/écrire (2), géographie (3)	
<b>Techniques : 5</b>	
<b>Maritimes : 4</b>	
<b>Physiques : 5</b> Vigilance (3), équitation (3)	
<b>Sociales : 7</b> Intimidation (2), persuasion (4), politique (4), meneur d'hommes (3), empathie (3), connaissance des européens (3), étiquette (3)	
<b>Combat : 4</b> Esquive (2)	

\*\*\*

**Ossama Rashad** est le chef de la garde de l'avaladar et l'un des fils de ce dernier. C'est un jeune homme intrépide et ambitieux.

Il peut aider les PJ dans l'affaire de la sâti par esprit chevaleresque. Il espère, par cette manœuvre, se concilier l'amitié de Français. Cependant, ces vrais intentions ne sont pas amical. Les espions de son père lui ont appris qu'un brahmane étranger poursuit les employés du comptoir français. Il fait arrêter et interroger l'un des pions du brahmane et a appris le but de sa présence.

Il accompagne donc les PJ pour leur ravir le diamant et l'utiliser pour acheter l'amitié de l'émissaire du grand moghol.

Ceci dit, il dispose d'un charme exceptionnel et semble plein de panache.

**Ossama Rashad :**

<b>Résistance : 6</b>	<b>Charisme : 8</b>
<b>Connaissances : 6</b> Religion (3), lire/écrire (3)	
<b>Techniques : 7</b> Chasse (3), dressage (2)	
<b>Maritimes : 4</b> -	
<b>Physiques : 6</b> Vigilance (3), équitation (3)	
<b>Sociales : 6</b> Intimidation (3), meneur d'hommes (4), politique (3), étiquette (3)	
<b>Combat : 7</b> Sabre (4) dégât +2, dague (3) dégât +2, esquive (3)	

**Les cavaliers d'Ossama Rashad :**

<b>Résistance : 6</b>	<b>Charisme : 5</b>
<b>Connaissances : 4</b> Religion (2)	
<b>Techniques : 6</b> Chasse (2)	
<b>Maritimes : 4</b> -	
<b>Physiques : 6</b> Vigilance (3), équitation (3)	
<b>Sociales : 6</b> Intimidation (3), étiquette (2)	
<b>Combat : 6</b> Sabre (3) dégât +2, dague (3) dégât +2, esquive (3)	

\*\*\*

**Amala**, est une jeune fille de 17 ans. Elle a épousé, il y a quelques mois le brahmane à qui l'avaladar a affermé les terres du village d'Ingondur à une lieue de la citadelle. Elle a décidé de devenir une satî par respect de la tradition et parce que c'est ce que tout le monde attend d'elle. Elle considère que s'est son destin.

Détail particulièrement troublant pour les PJ, elle est très belle et très douce et son mari, dont le cadavre est exposé, était très vieux et décati.

\*\*\*

**Param** est le chef du village de Burgalanca. Il appartient à la caste des brahmane et est le fermier du village. C'est un homme paisible et doux qui est fière de la réussite de sa communauté. Les tisserands du village ont un goût sûr et les doigt agiles.

Il est en affaire avec Mir Abdullah Baqir qui lui achète l'essentielle de sa production de kalamkari.

\*\*\*

**Les Hollandais** de Masulipatam sont faibles et malades. Ils ne sont plus que 14 sur 80 lorsque les PJ débarque le 25 août 1687. Lorsqu'ils reviennent à Masulipatam, trois jours plus tard, pour empêcher la transaction, les hollandais ne plus que 12 dont 6 malades peu aptes à se défendre.

Cependant, ils disposent d'armes à feu et leur comptoir est partiellement fortifié. Le directeur de comptoir, un certain Jan Peter Balkenende est un gros homme fatigué et suant comme un porc. Il est déterminé à rester en poste quoiqu'il arrive. Même si tous ses hommes doivent mourir. Il faut dire que son comptoir est plein de marchandises contrairement à celui des Français qui était presque vide (moins de 50 000 L de marchandises invendues du fait de la crise).

**Jan Peter Balkenende**

<b>Résistance : 5</b>	<b>Charisme : 6</b>
<b>Connaissances : 7</b> Commerce (4), lire/écrire (3), géographie (3), intendance (4)	
<b>Techniques : 4</b> -	
<b>Maritimes : 6</b> Pratique nautique (1)	
<b>Physiques : 4</b> Vigilance (3)	

<b>Sociales : 6</b> Connaissance des naturels (4), meneur d'hommes (3), politique (4), étiquette (3), persuasion (4), telugu, tamoul et persan (2), français et anglais (3)
<b>Combat : 4</b> Dague (1) dégât +1, pistolet (3) dégât +1, esquive (2)

**Les Hollandais survivants :**

<b>Résistance : 5</b>	<b>Charisme : 5</b>
<b>Connaissances : 6</b> Commerce (3), lire/écrire (3), géographie (2), intendance (2)	
<b>Techniques : 4</b> -	
<b>Maritimes : 6</b> Pratique nautique (1)	
<b>Physiques : 4</b> Vigilance (3)	
<b>Sociales : 6</b> Connaissance des naturels (2), meneur d'homme (1), politique (2), étiquette (2), persuasion (2), telugu et persan (2)	
<b>Combat : 6</b> Dague (2) dégât +1, pistolet (2) dégât +1, Mousquet (2), esquive (2)	

\*\*\*

Les **Pillards**, sont de pauvres malheureux qui rapines pour survivre dans une ville désertée. Ils sont pour la plupart faméliques et mal armés.

Ceci dit, sous-estimer ces gueux serait très maladroits car ils ne sont pas stupides et préfèrent les embuscades et les pillages nocturnes aux attaques de front. De plus, l'espoir d'un repas peut les motiver à accomplir des actes très téméraires.

<b>Résistance : 6</b>	<b>Charisme : 4</b>
<b>Connaissances : 4</b> Religion (1), herboristerie (1)	
<b>Techniques : 5</b> Premier soins (1)	

<b>Maritimes : 6</b> Pratiques nautiques (2)
<b>Physiques : 4</b> Vigilance (3), discrétion (3), natation (2), survie (3), larcins (3)
<b>Sociales : 6</b> Intimidation (3)
<b>Combat : 4</b> Bâton (2) dégât +2, couteau (3) dégât +2, esquive (3)

artistes de la cour et se désintéresse de l'architecture. Il revient sur la politique d'ouverture de ses prédécesseurs envers les non-musulmans et prône un retour des valeurs islamistes fondamentales. Il interdit par exemple aux hindous de bâtir de nouveaux temples et va même jusqu'à faire détruire les lieux d'enseignement hindous. il veut convertir de force les Hindous, très largement majoritaires dans son empire.

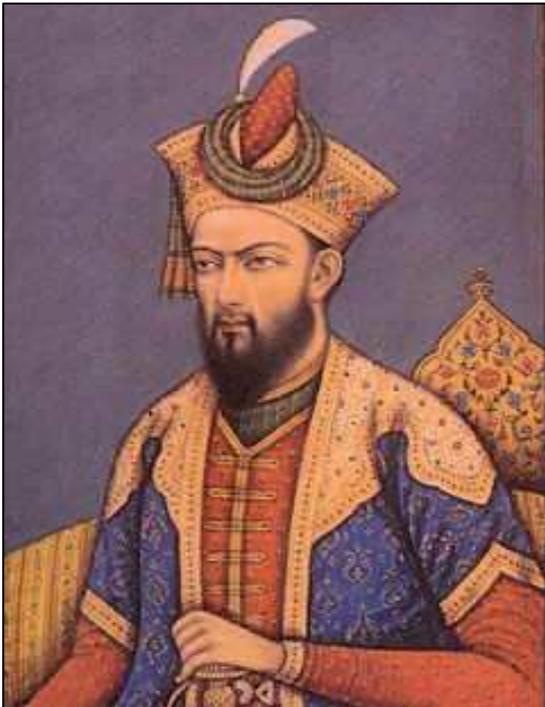
## *Annexe 2*

*1687 :*

### *situation géopolitique*

#### **I. Les guerres du grand Moghol**

Aurengzeb monte sur le trône du Paon et devient empereur des Moghols en 1658. Contrairement à ses prédécesseurs, c'est un sunnite rigoriste. Il vit simplement, chasse les musiciens et les



Aurengzeb (1658-1707)

Dès le début des années 1670, l'attitude du souverain moghol provoque de graves troubles régionaux dans l'empire.

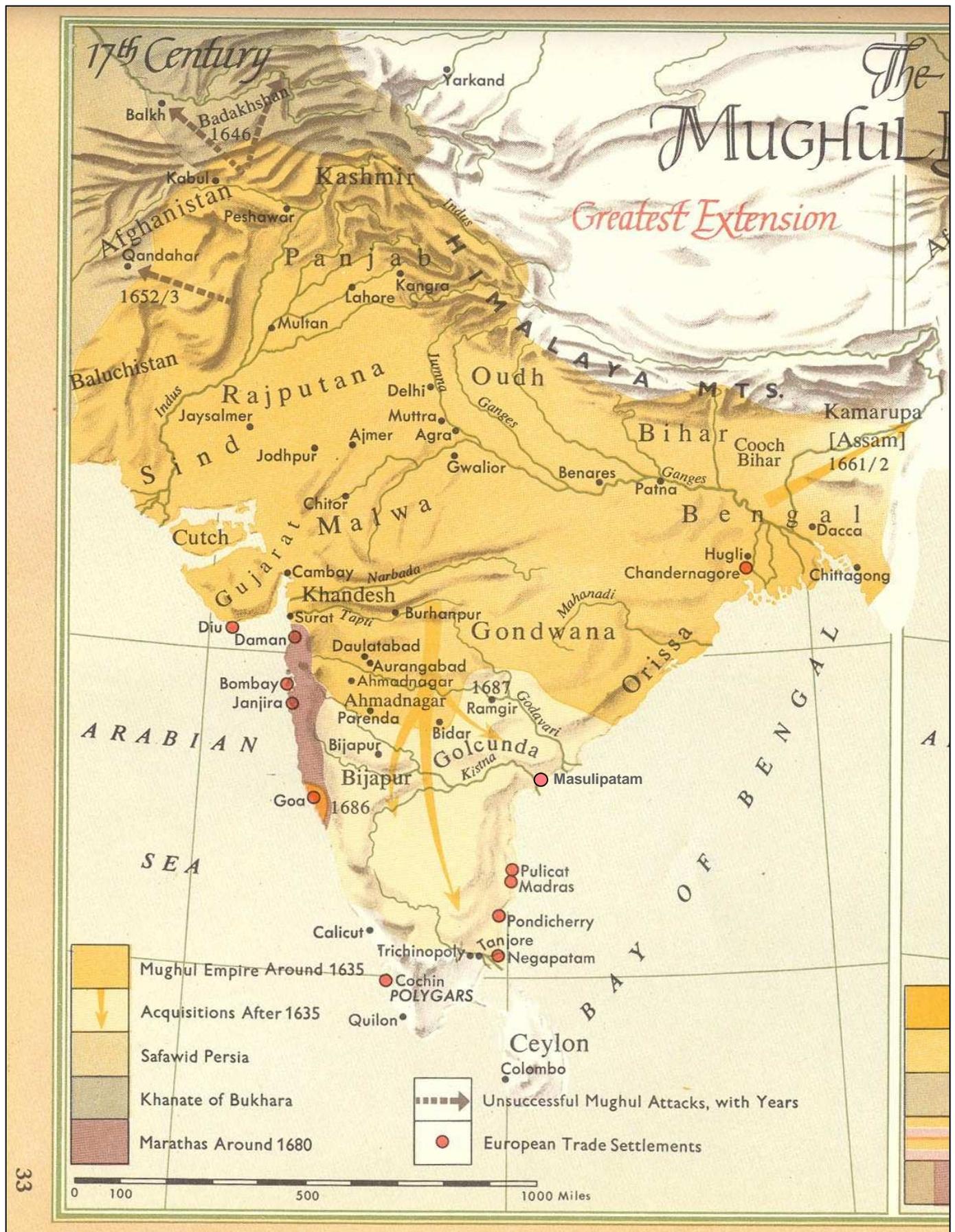
De plus, Akbar, l'un des fils d'Aurengzeb complotte contre son père pour lui ravir le pouvoir. Après avoir soutenu une première révolte dans le Malwa, il quitte l'empire et se place sous la protection de l'un des plus farouches adversaires de l'empereur moghol, le roi des Marathes, Sambhaji.

En juin 1681, le grand Moghol prend la tête d'une armée de 400 000 hommes et part à la poursuite d'Akbar dans le Deccan.

Parallèlement, Aurengzeb lance une partie de son armée à la conquête des royaumes de Bijapur et de Golconde afin d'isoler les Marathes.

En 1686, il parvient à annexer le Bijapur tandis que les combats continuent dans le Deccan. Là, Aurengzeb attaque sans grand succès les places fortes des Marathes. Parallèlement, il continue la lutte contre le roi de Golconde.

Ces longs combats provoquent de grandes famines dans le royaume des Marathes et celui de Golconde en 1686 et 1687.



Carte figurant l'expansion de l'Empire moghol

En février 1687, le Grand Moghol parvient à enfermer Adbu-l Hassan Qutb Shah, dit Tana shah, roi de Golconde dans la forteresse du même nom. Un long siège commence alors.

Malgré la valeureuse défense opposé par Tana Shah à son adversaire moghol depuis plusieurs mois, la cause semble entendue lorsque les PJ arrivent à Masulipatam.

## II. Le comptoir de Pondichéry

Le comptoir de Pondichéry est fondé en 1674 par Monsieur Martin.

Il s'y était rendu afin de trouver des vivres pour l'escadre de Perses, la première grande flotte envoyée par Louis XIV en Inde, qui se trouvait assiégée dans São Tomé.

En 1680, il parvient à obtenir un caoul ou firman d'un général du roi des Marathes. En effet, ce souverain contrôle Gingy, une ville fortifiée à se trouvant à une journée de marche de Pondichéry. Cela fait de lui le souverain le plus puissant de la région et, donc, celui auquel il faut être allié.

Voici un extrait de ce document :

**Traduction du caoul ou firman de Ragarnat Pendit, général pour le Roi Sivagy, dans le Carnatte. A la royale compagnie de France établie à Pondichéry.**

Ragarnat Pendit, Général pour le Raïa Sivagy dans le Carnatte,

Salut : Vitulos Pendit, Brahmane, et Tanapa, Interprète, sont venus de votre part vers moi me demander un Firman ou Caoul pour l'établissement que vous avez à Pondichéry, et sur la venue des navires que vous attendez, ce que je leur ai accordé.

Tous les marchands, tisserands, peintres et tous autres qui serviront ladite compagnie, demeureront libres à Pondichéry, sans qu'ils

soient obligés de payer aucun droits que les habitants païens paient au divan.

La compagnie pourra faire porter, rapporter, vendre et débiter, toutes sortes de marchandises dans tous les lieux et dépendances du gouvernement de Gingy, sans qu'aucun officier du divan y puisse mettre empêchement. Elle pourra aussi acheter toutes sortes de marchandises du pays, comme toiles, indigo, salpêtre, riz et généralement tout ce que le pays produit, pour être porté où bon lui semblera sans que les dits officiers le puissent empêcher.

La compagnie pourra faire débarquer toutes les marchandises qui lui viendront par mer, sans que l'avaldar puisse faire ouvrir les balles, coffres ni aucune autre sorte d'emballage, seulement il lui sera permis d'en écrire le nombre, et lorsqu'elles se vendront, le dit avaldar sera appelé pour retirer les droits du marchand qui les achètera.

La compagnie pourra faire embarquer toutes les marchandises dans tel vaisseau que bon lui semblera, sans que les officiers du divan puissent les visiter, ni faire ouvrir les balles, coffre et généralement tous autres emballages, seulement la dite compagnie sera obligée de déclarer de bonne foi, la quantité et la qualité des marchandises suivants ses livres. Les marchands et autres appartenants à la dite compagnie, jouiront des mêmes privilèges.

La compagnie pourra négocier à Portonovo, Tevenepatam, ou Goudoulour ; et généralement dans toutes la côte dépendante de Gingy, et les marchandises des dits lieux transportées à Pondichéry, sans que personne y puisse mettre empêchement.

La compagnie, suivant le présent Caoul, payera un et demi pour cent de toutes les marchandises qu'elle fera embarquer, et qu'elle fera débarquer lorsqu'elles se vendront. Les marchands payeront le même ; pendant l'espace de cinq années, lesquelles expirées, payeront deux et demi pour cent pour toujours, moyennant ce elle est exempte des autres droits comme Paliagars, Talias, peseurs et généralement de tous.

[...]

Les gens de la compagnie demeurant à Pondichéry, pourront aller et venir dans toutes les terres de Gingy, sans que personne y puisse mettre empêchement, ni être visité par aucun officier du divan, même des corps de garde.

La compagnie pourra prendre à son service le nombre de lascars et serviteurs qui lui sera nécessaire pour son service.

[...]

La compagnie ne pourra empêcher aucun bâtiment de quelque nation qu'il soit, de mouiller devant Pondichéry ; et si c'est quelqu'un des ennemis de la compagnie, le divan la secourra autant qu'il le pourra.

[...]

La compagnie demeurera en possession de la maison de Pondichéry comme elle l'a été par ci-devant ; et si elle souhaite bâtir ailleurs des magasins, elle le pourra tant à Pondichéry, qu'en tous autres lieux dépendants du gouvernement de Gingy.

Le présent Caoul vaudra pour toujours suivant sa teneur. Fait le 15 juillet 1680.

En 1683, Martin est appelé aux hautes fonctions de directeur, chef général du commerce, en remplacement de Monsieur Baron, qui vient de mourir. Cette promotion implique son départ pour Surat où se trouve le principal comptoir des Français.

Martin revient à Pondichéry avec Deslandes, sa famille et plusieurs autres marchands pour certains accompagnés de leur famille, sur le Saint-Louis le 20 mai 1686.

Il a alors la ferme intention de faire de Pondichéry le centre du commerce français aux Indes. Il s'engage rapidement dans une série de grands travaux afin d'établir les infrastructures nécessaires.

Il cherche également à obtenir de Sambhaji, fils et successeur du roi Sivagy, l'autorisation d'édifier des fortifications.

Les guerres sans fin qui opposent les souverains indiens obligent le directeur Martin à jouer habilement sur plusieurs tableaux et de ménager ses

alliances aux mieux des intérêts de la compagnie.

Les ravages de la guerre sur la population civile est cependant problématique. Elle provoque un flux de réfugiés vers les zones abritées, comme les comptoirs européens et oblige à gérer les ressources alimentaires tirées des villages voisins avec habileté. La famine est partout en cette année 1687 et les naturels font souvent peine à voir.

### III. Les relations franco-siamoise

Lorsque les premiers Français débarquent dans le royaume de Siam, ce pays entretient ou a déjà entretenu des relations diplomatiques avec le Portugal, la Hollande et l'Angleterre, parfois depuis fort longtemps. En effet, dès 1511, le vice-roi portugais des Indes, Alfonso de Albuquerque, y envoyait une ambassade après avoir pris Malacca.

On doit aux missionnaires d'avoir tissé les premiers liens entre les deux nations. Séduits par l'accueil bienveillant de la population, ils s'installent au Siam en 1662 et s'intègrent peu à peu à la vie diplomatique du pays. De retour en France en 1668, Monseigneur Pallu, l'un des fondateurs des Missions Étrangères, est reçu par Louis XIV. Lorsqu'il retourne au Siam en 1670, il emporte avec lui deux messages destinés au roi Narai, l'un du pape Clément IX et l'autre du roi de France. Ces deux lettres sont remises à leur destinataire le 18 octobre 1673 lors d'une audience solennelle.

En 1678, le roi Narai décide à son tour d'envoyer des ambassadeurs vers la France. Ils n'y arriveront jamais, le navire le *Soleil d'Orient* sur lequel ils s'étaient embarqués fait naufrage fin 1681 au large de Madagascar.

Ayant appris ce désastre, Phra Narai envoie une seconde ambassade. Khun

Pichai Walit et Khun Pichit Maitri arrivent en France en 1684 et sont reçus par Louis XIV le 27 novembre de la même année.

En retour, Louis XIV fait organiser une ambassade de prestige. Elle est organisée en 1685 pour raccompagner les ambassadeurs siamois et affiche un double objectif : religieux tout d'abord, (il s'agit ni plus ni moins que d'obtenir la conversion du roi Narai), économique ensuite, par l'obtention de garanties pour le commerce et la Compagnie des Indes Orientales.

Elle transporte également six jésuites mathématiciens et astronomes qui doivent se rendre en Chine. L'un d'entre eux, le père Tachard, jouera un rôle déterminant dans la suite des relations franco-siamoises. Chargés de présents, les vaisseaux l'Oiseau et la Maligne quittent Brest le 3 mars 1685 et arrivent au Siam le 24 septembre. Le chevalier de Chaumont est reçu en audience solennelle par Phra Narai le 18 octobre de la même année.

Le personnage fort du régime du Siam à cette époque est le Grec Constantin Phaulkon. Ce politique habile et sans scrupule bénéficie de la confiance absolue du roi Narai et sans avoir aucune fonction officielle, il a la haute main sur les affaires de l'État. Dans l'intérêt du royaume, Phaulkon cherche peut-être à contrebalancer la puissance grandissante des Hollandais. Plus sûrement, dans son intérêt propre, il a besoin d'alliés à même de le soutenir en cas de coup dur. Il évalue fort bien la précarité de sa situation qui ne tient qu'à la vie même du vieux roi. Phaulkon sait qu'il ne gardera son pouvoir que tant que vivra Phra Narai. Les Français lui paraissent alors la meilleure carte stratégique à jouer.

Phaulkon va s'ingénier à persuader les Français qu'un grand avenir leur est offert au royaume de Siam. Il entretient

savamment leurs doutes quant à une possible conversion de Narai, et surtout il leur offre les clés du royaume, les places de Bangkok et de Merguy. Il ne lui reste qu'à trouver une oreille attentive à ces belles promesses, un messager qui saura convaincre Louis XIV. Le chevalier de Chaumont, trop réaliste, se montre réticent, l'abbé de Choisy, trop frivole, n'est pas un interlocuteur de confiance. C'est le père Tachard, jésuite crédule et ambitieux, qui se chargera de faire miroiter aux yeux du roi de France l'intérêt d'une expédition militaire au Siam.

L'Oiseau et la Maligne repartent du Siam le 22 décembre 1685. Les deux vaisseaux, surchargés des présents accumulés par Phaulkon, ramènent en France le père Tachard, tout gonflé de son importance diplomatique occulte, et trois ambassadeurs siamois dont Kosapan, frère de lait du roi et futur premier ministre.

Pendant que les ambassadeurs siamois accomplissent en France un périple qui les mènera jusqu'en Flandre, le père Tachard s'emploie à accomplir sa mission, à convaincre Louis XIV - tout de même assez réticent à l'idée d'une nouvelle expédition militaire - d'envoyer des troupes au Siam. Il dispose pour cela de deux alliés de choix, le père de La Chaise, jésuite et confesseur du roi, et le marquis de Seignelay, fils de Colbert et ministre de la marine.

L'affaire est entendue, et le 1er mars 1687, cinq navires quittent Brest pour raccompagner les ambassadeurs siamois. Outre les deux ambassadeurs français, Simon de La Loubère et Claude Céberet du Boullay, et l'inévitable père Tachard, plus de mille trois cents personnes s'entassent à bord de l'Oiseau, du Gaillard, de la Loire, de la Normandie et du Dromadaire. A voir le détail de ces passagers (six cents hommes de troupe,

des charpentiers, des menuisiers, des musiciens, des peintres, un jardinier, un cordonnier, etc.) il est évident qu'on ne va plus seulement saluer un monarque ami. On va coloniser un pays. Après un voyage assez difficile (de nombreux soldats mourront du scorbut), l'ambassade arrive au Siam en ordre dispersé, en septembre et octobre 1687. Les troupes débarquent le 18 octobre. Elles se divisent en deux, une partie occupe la forteresse de Bangkok sous les ordres du général Desfarges, l'autre va investir Mergui sous les ordres de Monsieur de Bruant. Les deux ambassadeurs français sont reçus par le roi Narāi le 2 novembre 1687, ils quittent le Siam à la fin de la même année.

#### **IV. Les perspectives de la compagnie française des Indes orientales au Siam**

Depuis 1679, la compagnie française des Indes orientales dispose d'un comptoir au Siam. La compagnie a prévu d'en faire une tête du pont et un entrepôt pour aider au commerce vers la Chine et le Japon.

Petit à petit, le Siam devient le principal objet des entreprises françaises: dès le mois de mai 1687, Martin apprend la nouvelle de l'armement d'une grande expédition ; le Saint-Louis qu'il a expédié à Surate, lui rapporte l'ordre de la compagnie de fortifier les comptoirs de la côte de Coromandel, où elle entend désormais son plus grand commerce. Le navire est envoyé au Siam, le 1<sup>er</sup> juillet.

Le 6 août arrive de France le Président qui annonce le départ de Brest de la grande expédition de Desfarges avec les deux envoyés extraordinaires du Roi et de la compagnie, de la Loubère et Céberet ; ordre est donné à Deslandes de passer à Merguy et au Siam où ses connaissances pourraient être fort utiles, à Martin de charger sur le Président pour 900 000 L de marchandises, car s'il n'y a à bord que 400 000 L. Céberet, à son retour

du Siam, devait apporter de nouveaux fonds ; enfin, conformément à ses propres avis, des Directeurs lui prescrivent de faire la course sur les gens de Golconde ; mais Martin s'en garde bien, puisqu'il a réussi peu auparavant à rétablir pacifiquement le comptoir de Masulipattam ; l'employé de Baussant, entendu au commerce des toiles, est désigné pour celui-ci.

Martin, homme expérimenté, prudent et énergique se mit à l'œuvre avec activité : malgré la misère des environs de Pondichéry, il engagea les marchands indigènes, moitié par persuasion, moitié par force, à fournir 400 000 L de toiles ; au Bengale, il expédia le quèche Saint-Joseph (14 août), et à Merguy le Président (22 août) avec Deslandes.

#### **V. La compagnie française et ses concurrentes**

Seuls quatre puissances européennes sont présentes sur la côte de Coromandel. Ce sont, par ordre d'influence décroissant, les Hollandais, les Anglais, les Français et les Danois.

Chacun de ces pays a constitué pour asseoir sa présence des compagnies des Indes orientales.

Ces compagnies ont installés en divers points de la côte et après négociations avec les souverains locaux des loges ou des comptoirs.

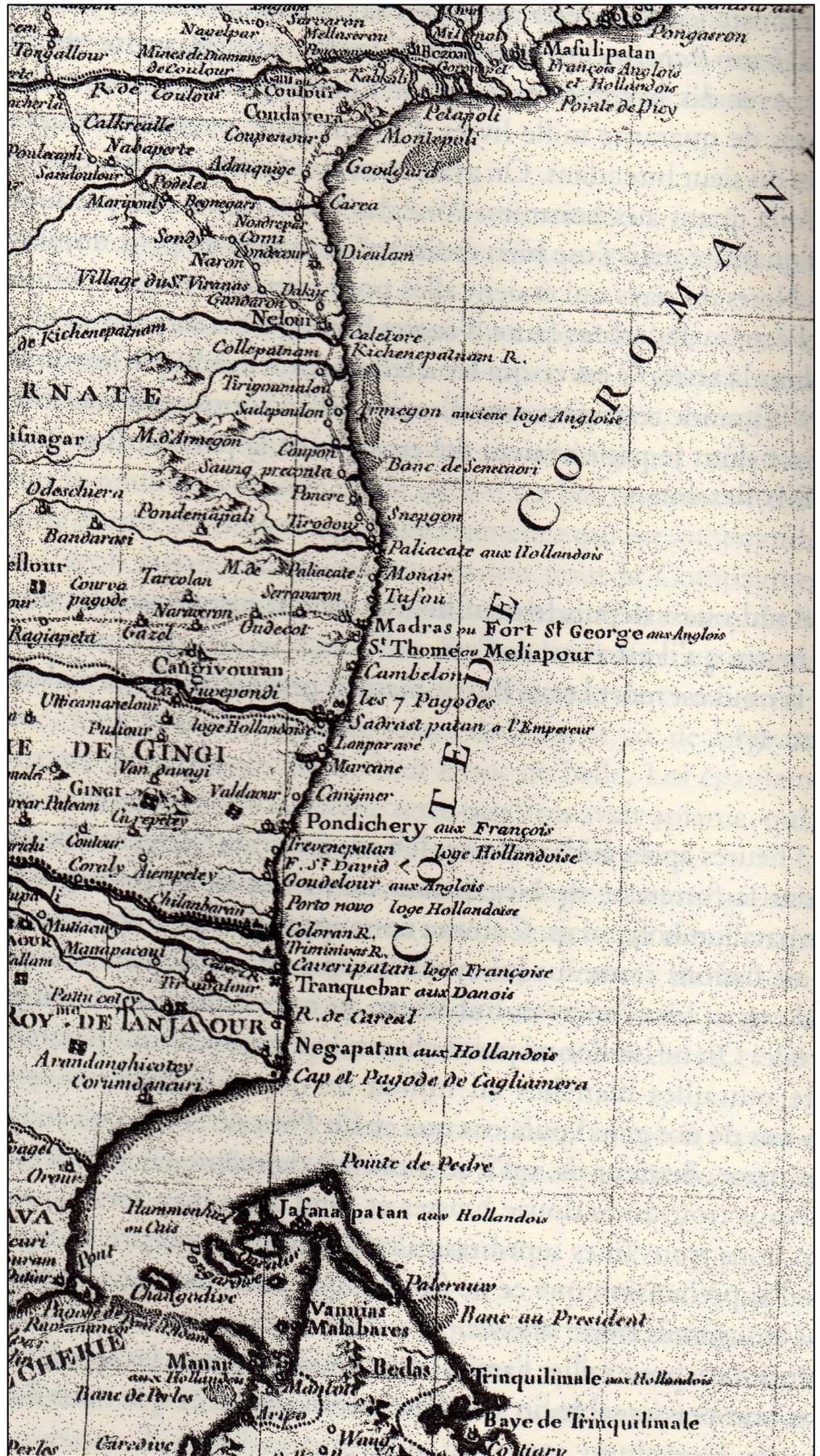
On parle de comptoir lorsque la compagnie est propriétaire des terrains et des murs dans lesquels sont installés ses agents. Si ce n'est pas le cas, on parle de loge.

Les comptoirs des Indes communiquaient entre eux par les navires de la Compagnie ou des marchands indiens ou bien par la voie de terre au moyen de courriers indigènes appelés pattemars.

En 1674, de durs combats ont opposé les Français et les Anglais aux Hollandais à l'occasion de la guerre de Hollande.

En 1687, les tensions sont vives entre la France et la Hollande, mais les deux pays ne sont pas en guerre.

La carte ci-contre localise les comptoirs et les loges les plus importants des quatre compagnies présentes sur la côte de Coromandel à cette époque.



Carte des Côtes de Coromandel à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle.

## *Le trésor de l'océan*

Ce scénario s'adresse à des joueurs plutôt expérimentés. Le nombre de joueurs importe peu ; des PNJ peuvent suppléer à une éventuelle faiblesse numérique des PJ.

L'histoire se déroule entre Pondichéry et Masulipatam, en 1687, sur la côte de Coromandel. Les PJ ne sont pas des pirates ; tous travaillent pour la compagnie française des Indes orientales.

Ils peuvent être des auxiliaires locaux (Indiens employés par la compagnie), des marins (pourquoi pas d'anciens pirates engagés dans les Mascareignes), des soldats, des officiers, des marchands, de simples employés... Il peuvent même être des missionnaires. La majorité d'entre eux devraient être expérimentés et connaître les Indes.

Les personnages se retrouveront au cours de cette aventure confrontés aux quatre cavaliers de l'apocalypse : guerre, famine, peste et... Forbin !



Ce scénario s'inspire principalement d'un épisode des mémoires du comte de Forbin.

**Pour m'approcher le plus possible du contexte historique de l'époque, j'ai utilisé :**

- Voyage du sieur Lullier aux grandes Indes, 1705.
- *Le journal de Robert Challe*, tome II.
- Philippe Fabry, *La relève de l'escadre de Perse*, Ginkgo éditeur, 2004
- J. F. Dupeuty-Trahan, *Le moniteur indien*, 1838
- David Annoussamy, *L'intermède français en Inde : Secousses politiques et mutations juridiques*, l'harmattan, 2005
- Paul Kaepelin, *La compagnie des Indes orientales et François Martin, étude sur l'histoire du commerce et des établissements français dans les Indes sous Louis XIV (1664-1719)*, 1908.
- L'excellent site :  
<http://www.memoires-de-siam.com/>